

La Fabrique

**Comédie en huit tableaux
de Jean-Pierre Schmit**

personnages

ALBERTI Battista - 29 ans; secrétaire pontifical

CIACCHERI Antonio di Manetti - 29 ans; menuisier

BATTISTA d'Antonio - 38 ans; chef de chantier

RINALDO di Silvestro - 53 ans; consul de la corporation des Maçons et Menuisiers de
Florence

BRUNI Leonardo - 65 ans; chancelier de Florence

NICCOLINI Giovanni di Lapo - 40 ans; marchand et consul de l'Art de la Laine

BRUNELLESCHI Filippo - 57 ans; architecte

premier tableau

Florence. Fin juin de l'an de grâce 1434. Le jeune Battista Alberti, secrétaire aux breffs, attaché à la curie pontificale, entre sur le chantier de la nouvelle cathédrale Sainte-Marie-de-la-Fleur.

Il découvre le chœur de l'édifice, un octogone surmonté d'une coupole en cours d'achèvement, marche jusqu'au centre, tourne sur lui-même: trois chapelles, un pupitre, une malle, une table et deux bancs, un établi, des outils, des cordes, une toile qui recouvre un objet.

ALBERTI - Quel chantier! Et bien sûr il n'y a personne... Il y a quelqu'un? (*Il se dirige vers une des chapelles. Une porte donne sur un escalier.*) Ohé! Il y a quelqu'un? Je sens que ça va être pour ma pomme.

ALBERTI - Un; deux; trois; quatre; cinq; six; sept... huit! "Votre Sainteté." (*Alberti tend la main.*) "Relevez-vous. Oh! que c'est beau!" (*Fait un pas de plus, tend la main, signe de croix.*) Bon. Ici, ici et là. (*Fait trois repères à la craie sur le sol. Continue vers le centre en affectant toujours une attitude solennelle.*) "Mes enfants, mes enfants, quel accueil vous me faites. Tout ce monde autour de moi, c'est si réconfortant. On se sent aimé, on se sent chez soi. Aujourd'hui le berger a retrouvé son troupeau." (*Alberti sort un papier et un crayon de sa poche. Il note.*) Aujourd'hui le berger a retrouvé son troupeau. "Faites place! Ne bousculez pas! Ne bousculez pas on vous dit! Faites interdire l'entrée. Que l'on ferme les portes!" La maquette, où est la maquette? (*Alberti se dirige vers le drap, le soulève.*)

CIACCHERI - Eh! vous là-bas! On touche pas. C'est interdit.

ALBERTI - C'est à moi que vous parlez?

CIACCHERI - Vous faites pas partie de la fabrique. Faut pas toucher.

ALBERTI - Je me présente: Battista Alberti, Secrétaire attaché à la curie pontificale. En mission spéciale. Je suis ici pour préparer la visite de notre Très Saint Père, Souverain de toutes les nations, j'ai nommé le pape Eugène IV. A qui ai-je l'honneur?

CIACCHERI - Monsieur Ciaccheri. C'est moi qui fais la maquette de monsieur Brunelleschi.

ALBERTI - Ah! très bien... Vous êtes un menuisier en quelque sorte. (*Alberti soulève le drap.*)

CIACCHERI - En général quand on ne fait pas partie de la fabrique on n'a pas le droit de toucher à la maquette.

ALBERTI - Écoutez, monsieur...

CIACCHERI – Ciaccheri.

ALBERTI - Monsieur Ciaccheri, je ne suis pas sûr que vous ayez bien pris conscience de la situation. Le pape va arriver d'un instant à l'autre, toutes les plus hautes autorités de Florence sont attendues, et je suis le seul pour tout préparer. Alors si vous aviez l'obligeance de bien vouloir dévoiler la maquette... (*Ciaccheri hésite puis tire le drap.*) A la bonne heure! Bien. Maintenant, vous allez m'aider à dégager l'entrée. Attendez. Mettez le drap sur ... ça.

CIACCHERI - Mais c'est mon établi!

ALBERTI - Justement. Allez, allez... Il nous faudrait des tentures pour égayer tout ça.

CIACCHERI - Le pape n'aime pas les établis?

ALBERTI - Vous m'avez dit que c'est vous qui réalisiez la maquette?

CIACCHERI - C'est ça.

ALBERTI - Vous vous mettez ici. Vous aurez l'honneur de saluer le pape.

CIACCHERI – Moi?

ALBERTI - Oui, vous. Venez par ici, là. Il viendra comme ça, là. Je fais le pape. "Quelle splendide réalisation!" Je vous présente: "voici monsieur..." Monsieur?

CIACCHERI - Antonio di Manetti Ciaccheri.

ALBERTI (*sort son papier et son crayon*) - Antonio di Manetti Ciaccheri. Avec un "r"?

CIACCHERI - C'est ça.

ALBERTI - Bon. Je vous présente, vous saluez... Allez, vous saluez. Pas comme ça. Il vous faut baiser son anneau. Allez, baisez-moi la main. A genoux! Non, pas les deux, un ça suffira.

CIACCHERI - Saint Père.

Battista entre.

BATTISTA - On vous dérange?

ALBERTI - Ah! Bonjour! Battista Alberti. Je suis l'émissaire de sa Sainteté le Pape Eugène IV.

BATTISTA - Je suis le chef de chantier. On vient de me prévenir de votre arrivée.

ALBERTI - Ah! oui! Vous êtes monsieur... Giovanni?

BATTISTA - Monsieur Battista.

ALBERTI - Monsieur Battista. On m'a beaucoup parlé de vous.

BATTISTA - Ciaccheri, viens m'aider. On va ranger la malle.

CIACCHERI - Je vais saluer le pape!

ALBERTI - Le pape m'a confié qu'il tenait beaucoup à rendre hommage à ceux qui ont participé à élever la coupole. Elle est si vaste... Elle semble défier les lois de la nature. Si vous pouviez rapprocher la maquette par ici.

Rinaldo entre.

ALBERTI - Bonjour! Je peux vous aider?

RINALDO - Tu veux m'aider, alors apporte-moi à boire. Salut Battista!

BATTISTA - Salut consul!

RINALDO - Quelle chaleur! Je vois que tu t'es fait embaucher comme manœuvre. Eh! ça doit te rappeler ta jeunesse.

ALBERTI - Vous ne m'avez pas dit votre nom.

RINALDO - Et qu'est-ce que tu en ferais?

ALBERTI - J'ai une liste d'invités, si vous voulez que je vous place...

RINALDO - Rinaldo di Silvestro. Consul de la corporation des Maçons et Menuisiers.

ALBERTI - Monsieur Silvestro... Monsieur Silvestro... Je ne vois pas de monsieur di Silvestro. Vous n'êtes pas inscrit.

RINALDO - Comment ça, je ne suis pas inscrit! Fais voir ton papier. (*Il lui arrache la liste des mains.*) C'est une offense à toute la corporation! Un véritable scandale!

ALBERTI - Écoutez, il y a certainement une erreur. Je suis sûr que nous arriverons à y remédier... Tenez, vous vous placerez à côté de la maquette; ça vous va?

RINALDO - T'as intérêt à revoir ton registre mon garçon. (*Il lui rend la liste.*) Ah! elle est belle!

Battista et Ciaccheri portent la maquette à l'endroit indiqué par Alberti.

BATTISTA - Vas-y doucement.

CIACCHERI - Elle n'est pas finie.

ALBERTI - Encore un mètre.

RINALDO - Qu'est-ce que vous avez mis là?

BATTISTA - Vous pouvez vous pousser, merci.

RINALDO - Ciaccheri, c'est ton heure de gloire.

CIACCHERI - Mais elle n'est même pas finie!

ALBERTI - Stop! On ne bouge plus.

BATTISTA - Attention! on pose.

ALBERTI - Parfait!

RINALDO - On dirait un mille-pattes.

ALBERTI - Messieurs! Je vais vous placer, et nous ferons une petite marque au sol pour bien repérer vos emplacements. Monsieur Ciaccheri, à côté de la maquette. Reculez un peu... Encore un peu... Voilà, on ne bouge plus. Monsieur Silvestro, vous vous mettez de l'autre côté (*Fait une marque.*) ... Là.

BATTISTA - Filippo ne va pas être content.

ALBERTI - Monsieur Battista, à côté de monsieur Silvestro. (*Une petite marque.*)

Bruni et Niccolini entrent.

BRUNI - Il est très féru d'architecture.

NICCOLINI - La coupole en quatorze ans! Vous imaginez l'économie.

BRUNI - Un exploit!

ALBERTI - Monsieur le Chancelier, monsieur Niccolini, vos places sont prêtes.

NICCOLINI - Filippo n'est pas là?

BATTISTA - Il est parti se changer. Il ne devrait pas tarder.

RINALDO - Vous avez vu la maquette?

BRUNI - Très curieux.

CIACCHERI - Elle n'est pas finie.

BRUNI - On dirait une chenille.

RINALDO - Un mille-pattes.

NICCOLINI - Je veux être à côté de monsieur Brunelleschi.

ALBERTI - Là, ce sera parfait! Il y a une petite marque: monsieur Brunelleschi sera juste à votre droite. On ne bouge plus, d'accord?

NICCOLINI - Bien.

ALBERTI - Bravo!

BRUNI - On ne se rend pas bien compte. Il nous faudrait un plan.

BATTISTA - Les plans, c'est Filippo qui les a.

ALBERTI - Monsieur Bruni, je vous ai mis à côté de monsieur Niccolini.

BRUNI - Merci Alberti. (*A Niccolini*) Il faudrait un plan. La maquette n'est pas finie.

NICCOLINI - Battista, voudriez-vous aller demander à Filippo qu'il nous ramène un plan?

BATTISTA - Je ne suis pas sûr qu'il appréciera l'idée.

NICCOLINI - Demandez-lui, un petit effort!

BATTISTA - Je peux toujours aller lui demander.

NICCOLINI - C'est pour le pape, Battista. On ne refuse rien à un pape.

CIACCHERI - Votre Sainteté.

Battista sort.

RINALDO - Toutes ces chapelles, ça va coûter une fortune!

BRUNI - C'est vraiment dommage qu'elle ne soit pas finie.

CIACCHERI - Je pourrais mettre des petites branches de sapin, ça pourrait faire comme des arbres.

RINALDO - Et si on y met des feuilles de salade, le pape pourrait prendre ça pour une tortue.

ALBERTI - Vos places, messieurs, vos places!

Bruni va se mettre à la première place.

NICCOLINI - Non, monsieur le Chancelier, vous êtes de ce côté.

BRUNI - Ah! Excusez-moi.

NICCOLINI - Là, c'est monsieur Brunelleschi.

CIACCHERI - Votre Sainteté.

RINALDO - T'as un problème Ciaccheri?

CIACCHERI - C'est la première fois que je salue un pape, alors...

RINALDO - Tu devrais venir nous voir plus souvent à la corporation. Tu sais qu'on a toujours une place pour les hommes de valeur.

CIACCHERI - C'est gentil, monsieur Rinaldo.

RINALDO - Quand tu veux mon garçon.

Brunelleschi et Battista entrent.

ALBERTI - Nous n'attendions plus que vous!

BATTISTA - On n'a pas les plans.

BRUNELLESCHI - On a mieux: la future lanterne de notre cathédrale, que je vais de ce pas... mais qu'est-ce qu'il fait là, celui-là?

RINALDO - Je suis le représentant de la corporation!

BRUNELLESCHI - Qui c'est qui t'a autorisé à tourner autour de ma maquette? (*Se tourne vers Niccolini.*)

ALBERTI - C'est moi... Je ne savais pas que ça pouvait poser un problème.

BRUNELLESCHI (*à Niccolini*) - Je croyais que l'on était d'accord? Je ne veux pas de la corporation sur mon chantier!

RINALDO - On ne va pas te la manger, ta maquette!

NICCOLINI - Battista, vous vous mettez à la place du consul.

BRUNI - Le pape nous fait l'honneur de sa visite, messieurs!

ALBERTI - Je suis confus. Si j'avais su...

NICCOLINI - N'en parlons plus. Allez Filippo, faites-nous admirer votre lanterne.

BATTISTA - Je vous l'avais dit.

Brunelleschi pose la lanterne sur la maquette de la cathédrale.

NICCOLINI - Elle est magnifique!

BRUNI - C'est une réussite, sans aucun doute.

ALBERTI - Un travail remarquable!

BRUNELLESCHI - L'œuvre de toute une vie, messieurs.

NICCOLINI - Ça change tout, vous ne trouvez pas?

BRUNI - Le pape sera très impressionné.

ALBERTI - Monsieur Brunelleschi, je vous donne votre place: la première!

CIACCHERI - Votre Sainteté.

ALBERTI - J'aime beaucoup ce que vous faites.

BRUNELLESCHI - Vous me flattez.

ALBERTI - Je vous demanderai quelques secondes d'attention. Le pape arrivera par cette porte, s'adressant à chacun d'entre vous, en commençant par monsieur Brunelleschi. Il se dirigera ensuite vers la maquette, et après la visite, vous êtes tous cordialement invités à prendre quelques rafraîchissements au cloître de Sainte-Marie-Nouvelle.

NICCOLINI - C'est très généreux de sa part.

RINALDO - Au moins on ne sera pas venu pour rien.

ALBERTI - En attendant son arrivée, je vous demanderai de bien vouloir rester à vos places. Juste le temps pour nous de régler deux ou trois petits détails. Rassurez-vous, ce ne sera pas long! En vous remerciant de votre patience.

Alberti sort.

NICCOLINI - Il est très bien.

BRUNI - Un garçon qui promet beaucoup. Il paraît que le pape ne peut plus s'en passer.

CIACCHERI - Votre Sainteté.

BRUNI - Vous avez fait du beau travail. La coupole est pratiquement finie.

RINALDO - On va pouvoir fêter la fin des travaux.

BATTISTA - On aurait déjà fini depuis longtemps si on nous payait le marbre.

NICCOLINI - Comment va votre costume, Filippo?

BRUNELLESCHI - Ça me gratte un peu.

NICCOLINI - Une laine qui vient de mon atelier!

BRUNI - Quand il l'aura mis plusieurs fois, il n'y pensera plus.

Brunelleschi va enlever le drap de l'établi.

NICCOLINI - Où allez-vous Filippo?

BRUNELLESCHI - Ciaccheri, viens m'aider. On va ranger le drap.

CIACCHERI - C'était pour cacher l'établi.

BRUNI (*se dirige vers la maquette*) - Toutes ces chapelles, est-ce bien nécessaire?

RINALDO - Je croyais que Florence n'avait plus d'argent.

BATTISTA - Ce qui compte, c'est la lanterne.

BRUNI - Évidemment, avec un plan on aurait mieux jugé.

NICCOLINI - Messieurs, soyez raisonnables! Le pape va arriver d'un instant à l'autre.

BATTISTA - Avec la lanterne, c'est l'apothéose.

RINALDO - La cerise sur le gâteau!

Alberti revient.

ALBERTI - Messieurs! messieurs! Vos places! Notre Très Saint Père, le Pape Eugène IV!

deuxième tableau

Le lendemain sur le chantier. Battista tient le registre au pupitre. Ciaccheri travaille une pièce de bois sur son établi. Brunelleschi trace un plan à sa table. Une cloche sonne trois coups.

BATTISTA (se lève) - La pause! Tout le monde au casse-croûte!

CIACCHERI - Déjà? ça passe vite. *(Il pose ses outils et recouvre la maquette avec le drap.)*

BATTISTA - Pippo! La pause.

Niccolini entre.

NICCOLINI - Filippo, il faut que je te parle.

BRUNELLESCHI - Ça ne peut pas attendre après le déjeuner?

NICCOLINI - C'est important.

BRUNELLESCHI *(à Battista et Ciaccheri)* - Bon, allez-y sans moi. Je vous rejoins.

BATTISTA - Faut que tu manges sinon tu ne tiendras pas le coup.

BRUNELLESCHI - C'est promis.

Battista et Ciaccheri sortent.

BRUNELLESCHI - Sacré Battista! Une vraie nounou... Alors, qu'est-ce qui t'arrive?

NICCOLINI - Tu as devant toi un homme désespéré.

BRUNELLESCHI - Allons bon!

NICCOLINI - Je n'ai plus le goût à rien.

BRUNELLESCHI - C'est ennuyeux.

NICCOLINI - Le monde devient fou! Plus moyen de faire des affaires ces temps-ci... Le coût de l'argent est devenu exorbitant... C'est pas une vie, je vous assure.

BRUNELLESCHI - Je ne pense pas que tu sois venu pour me parler de tes affaires.

NICCOLINI - Tu sais, parfois je t'envie Filippo... T'as jamais de problèmes d'argent. Toujours à imaginer l'architecture de demain, à concevoir des choses que tout le monde peut admirer. Je les entends les gens dans la rue, tu sais ce qu'ils disent? Ils disent: "Regarde, regarde, c'est la coupole de monsieur Brunelleschi. Regarde comme elle est belle, comme elle est grande. Il doit être rudement savant ce monsieur pour avoir réussi un si bel ouvrage..." Architecte, voilà ce que j'aurais dû faire, ça c'est un métier d'avenir. Tandis que marchand de laine...

BRUNELLESCHI - C'est toujours la même chose avec les marchands: quand on les regarde on ne voit que l'opulence, et quand on les écoute on entend toute la misère du monde.

NICCOLINI - Ça me fait de la peine ce que tu me dis là. C'est peut-être tout simplement parce qu'on est des incompris. On a beau être marchand on en est pas moins un homme, avec un cœur... Et je te le dis, les temps ne sont plus les mêmes. Depuis la guerre contre Lucques quelque chose s'est brisé à Florence.

BRUNELLESCHI - Où veux-tu en venir au juste?

NICCOLINI - T'as pas remarqué? Tiens, prends l'arrivée du pape par exemple. Avant avec un événement pareil, les gens auraient fait la fête pendant... je ne sais pas moi, au moins une semaine. Et bien là, rien! Pas une fête, pas une procession. Rien du tout! Ça ne t'a pas choqué toi?

BRUNELLESCHI - Pas vraiment.

NICCOLINI - N'empêche que le pape, lui, il l'a remarqué. T'as pas trouvé qu'il faisait une drôle de tête quand il est venu nous voir sur le chantier?

BRUNELLESCHI - Ça ne m'a pas frappé. De toutes façons à Florence, on l'apprécie toujours plus quand il est loin de chez nous.

NICCOLINI - C'est bien vrai ça! On t'a raconté comment il avait réussi à s'enfuir de Rome? Il paraît qu'il s'est mis à plat ventre dans une barque sous un bouclier et pendant ce temps-là les Romains lui jetaient des cailloux. T'imagines un peu la scène! Après, il a rien trouvé de mieux que de s'embarquer sur un bateau de pirates pour venir jusqu'à nous. Le pape, avec un pirate, tu te rends compte! Le même pirate qui va attaquer nos bateaux de marchandises et nous ruiner! Mais t'as pas entendu la meilleure! Non seulement il se sert de nos ennemis, mais après il a le culot de nous réclamer de l'argent pour faire sa guerre. Tu trouves ça juste toi? Après on s'étonne que les jeunes n'ont plus de religion.

BRUNELLESCHI - C'est donc ça que tu est venu m'annoncer.

NICCOLINI – Quoi?

BRUNELLESCHI - Le pape vous a demandé de l'argent pour faire la guerre, et vous, vous voulez refuser. C'est ça?

NICCOLINI - Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse? Depuis la guerre contre Lucques, on est pratiquement ruinés. Si on finance sa campagne, on court tout droit à la faillite, et tu sais aussi bien que moi ce que cela signifie: le retour de Médicis, et avec lui la mort ou l'exil pour la plupart d'entre nous. On ne peut tout de même pas accepter une chose pareille.

BRUNELLESCHI - Ouais, ouais, ouais. C'est pas du joli, joli tout ça. (*Brunelleschi va ranger ses papiers dans la malle.*)

NICCOLINI - Si tu crois que cette histoire ne m'a pas bouleversé. Tiens, regarde: j'en tremble encore. Mais le pape n'est pas raisonnable aussi. On ne peut pas demander de l'argent à ceux qui ont exilé son banquier!

BRUNELLESCHI - Et qu'est-ce que je viens faire dans tout ça, moi?

NICCOLINI - Les gens ont confiance en toi. Si tu leur présentes bien les choses, leur annonces la nouvelle avec les raisons qui nous ont fait rejeter, après une longue concertation, la demande du pape, ils te croiront. Moi, j'ai beau leur répéter tous les jours qu'on n'a plus d'argent, personne ne me croit.

BRUNELLESCHI - Moi-même quand je te regarde...

NICCOLINI - Quoi! tu ne veux tout de même pas que je m'habille en sac à patates pour leur prouver qu'on n'a plus d'argent. Je n'y peux rien moi si je fais commerce de la laine. Mes habits, c'est mon fonds de commerce!

BRUNELLESCHI - En somme, tu es victime des apparences.

NICCOLINI - C'est bien ce que je dis: on est des incompris. Seulement, si Médicis revient on ne sera pas les seuls à payer. Finie la belle vie, les projets d'architecture, la lanterne. Parce que c'est un teigneux le Médicis. Avec lui à Florence, tout le monde au pas, et que ça saute! Albizzi à côté c'est un vrai démocrate. Non, si tu voulais bien les convaincre que c'est la seule solution, on aurait une chance de s'en sortir. Sinon, à Dieu ne plaise!

BRUNELLESCHI - Et le chancelier qu'est-ce qu'il en dit?

NICCOLINI - C'est le plus acharné figure-toi. Il me harcèle depuis hier pour qu'on paye.

BRUNELLESCHI – Bruni?

NICCOLINI - Je ne sais pas ce qui lui prend. On croirait qu'il prêche la deuxième croisade. Il est devenu encore plus bigot que ma grand-mère.

BRUNELLESCHI - Je verrai ce que je peux faire.

NICCOLINI - Dès demain je peux t'obtenir un rendez-vous avec la Seigneurie, et dimanche on convoque le Grand Conseil.

BRUNELLESCHI - Mais c'est la dernière fois! Je commence à en avoir assez de vos histoires.

NICCOLINI - Merci Filippo. C'est beau ce que tu fais là. Grâce à toi la ville est sauvée. Tous les florentins te seront à jamais reconnaissants.

BRUNELLESCHI - Ça va. Je connais la suite.

NICCOLINI - Je ne vais pas te déranger plus longtemps. Tu dois avoir faim. Et encore merci.

Niccolini sort puis revient en courant. Court à droite, court à gauche, cherche un endroit et se cache sous le drap de la maquette.

BRUNI (*de dehors*) - Attendez-moi dehors. Je vais voir si je peux lui parler.

Bruni entre.

BRUNI - Filippo! Filippo! ça y est, je l'ai!

BRUNELLESCHI - Tiens, Chancelier! Quelle surprise!

BRUNI - Un jeune tout frais sorti de l'école. Il sera parfait!

BRUNELLESCHI - De quoi parles-tu?

BRUNI - Eh bien! de notre programme pédagogique pour l'Université.

BRUNELLESCHI - Ah oui! L'Université, bien sûr! Où avais-je la tête?

BRUNI - J'ai pris le plus brillant. Il est bardé de diplômés. Il ne sait même plus où les mettre.

BRUNELLESCHI - Et où as-tu trouvé cette perle rare?

BRUNI - Mais avec l'arrivée du pape je n'ai eu que l'embarras du choix. Rends-toi compte: toute la curie romaine. Des dizaines de petits secrétaires frais émoulus des plus grandes universités d'Europe. J'ai choisi le meilleur. Il attend dehors.

Brunelleschi aperçoit Niccolini tentant une sortie.

BRUNELLESCHI (*fort*) - Tu dis que quelqu'un attend dehors?

Niccolini revient à sa place sous la maquette.

BRUNI - Je voulais t'en parler avant.

BRUNELLESCHI - Et comment s'appelle ce jeune prodige?

BRUNI - Hum... Battista Alberti.

BRUNELLESCHI - Alberti? De la famille des exilés?

BRUNI - Pas si fort. A la mort de son père, sa famille l'a déshérité sous prétexte que c'était un fils illégitime. Tu vois d'ici le tableau: abandonné de tous, sans un sou... C'est moi-même qui ai été obligé de faire jouer nos relations pour qu'il puisse entrer à la curie. C'est notre homme. En plus, il a besoin d'argent. Ce travail pour l'Université serait parfait pour lui.

BRUNELLESCHI - On peut toujours voir ce qu'il a dans le ventre.

Bruni se dirige vers l'entrée.

BRUNELLESCHI - Ça va Niccolini?

NICCOLINI - Il s'en va?

BRUNELLESCHI - Il va revenir.

NICCOLINI - C'est que ma femme va finir par s'inquiéter. Et elle n'est pas commode.

BRUNI - Vous pouvez entrer.

Alberti entre.

ALBERTI - Maître, c'est un grand honneur.

BRUNELLESCHI - Ah! mais je vous reconnais vous. Vous êtes le présentateur vedette de Notre Très Saint Père.

ALBERTI - Battista Alberti, pour vous servir.

BRUNELLESCHI - Monsieur Bruni m'a dit que vous étiez intéressé par notre projet pédagogique.

ALBERTI - Intéressé est un terme bien faible. Passionné serait plus juste.

BRUNELLESCHI - On vous en a déjà parlé?

ALBERTI - D'après ce que l'on m'a dit, ce projet consisterait à révolutionner l'enseignement des métiers, à permettre à chacun un libre accès à la connaissance. Je considère pour ma part

que c'est la plus belle des aventures intellectuelles qu'il ait jamais été donné à un homme de participer.

BRUNELLESCHI - Que l'on soit bien d'accord: ce projet ne s'inscrit nullement contre l'enseignement des corporations. Simplement nous avons jugé que pour la formation aux nouveaux métiers le cadre de l'Université semblait plus approprié, plus ouvert. Il éviterait certains abus.

ALBERTI - C'est bien ainsi que je l'entendais.

BRUNI - Notre jeune ami a déjà fait un traité sur la sculpture avec Donatello.

BRUNELLESCHI - Un traité? C'est une excellente idée. Il faudra me le faire lire.

BRUNI - Bien sûr, on ne peut pas dire que la sculpture soit un nouveau métier...

ALBERTI - C'est pourquoi j'avais suggéré de faire un traité sur la peinture. Les corporations ne proposent aucune formation dans ce domaine.

BRUNELLESCHI - Ils n'ont jamais été capable de considérer la peinture comme un art.

ALBERTI - J'ai admiré les fresques de Masaccio. Cette Florence avec ses façades lumineuses, pleines de vie, son architecture ouverte sur l'extérieur... Ces marchands si paisibles qui déambulent dans les rues, se penchant sur le sort des indigents... Elles semblent si parfaitement décrire les espoirs du peintre. C'était bouleversant! Il a su grâce à son art faire partager son rêve. Il s'adresse à tous, aux savants comme aux ignorants. Je me suis dit que si on pouvait former des peintres, alors peut-être qu'enfin nous aussi, nous pourrions faire partager nos rêves, sans distinction de classe ou d'appartenance à un clan. Simplement avec des images, en racontant des histoires. Ce serait un beau métier, vous ne trouvez pas?

BRUNI - Tu vois ce que je te disais.

BRUNELLESCHI - Un traité de peinture, c'est intéressant.

BRUNI - Et après la peinture, l'architecture!

BRUNELLESCHI - Oui, et bien commençons par la peinture. Pour le reste, on verra après.

BRUNI - Ça nous permettrait de libérer le savoir des corporations.

ALBERTI - Il n'y aura plus de secrets. Tout le monde sera à égalité.

BRUNELLESCHI - On ne s'emballe pas. Je veux bien essayer de collaborer avec monsieur Alberti, cependant il faut savoir qu'il sera nécessaire de faire appel à des connaissances assez pointues en géométrie et je ne sais pas si...

BRUNI - Mais ce n'est pas un problème! Notre ami a toutes les compétences requises. Il a étudié Euclide, Pythagore...

ALBERTI – Ptolémée!

BRUNI - Et en plus, il a un doctorat en droit. Il est capable de lire n'importe quel auteur latin dans le texte.

Niccolini tente une sortie.

BRUNELLESCHI – Évidemment.

BRUNI - Monsieur Niccolini! Quelle surprise!

NICCOLINI - Ah! Monsieur le Chancelier! Comment allez-vous?

BRUNI - Je vous cherchais partout justement.

NICCOLINI - Je ne faisais que passer.

BRUNI - Alors qu'est-ce que vous avez décidé pour le pape?

NICCOLINI - Monsieur Brunelleschi ne vous a rien dit?

BRUNI - Il aurait dû?

NICCOLINI - Nous sommes tous d'accord.

BRUNI - Sur quoi?

NICCOLINI - Eh bien! Dites-lui.

BRUNELLESCHI - Vous m'ennuyez...

NICCOLINI - Il ne m'écouterà pas.

BRUNELLESCHI - Nous pensons qu'il n'est pas raisonnable, compte tenu de la conjoncture actuelle, d'accéder à la demande du pape.

BRUNI - En d'autres termes, vous refusez de payer.

BRUNELLESCHI - En d'autres termes, oui.

BRUNI - Vous avez conscience que nous risquons tous d'être excommuniés?

NICCOLINI - Ce ne serait pas la première fois.

BRUNI - Et notre crédibilité vis-à-vis des autres nations, qu'est-ce que vous en faites? En tant que chancelier de Florence, je ne peux que m'élever contre une telle décision.

NICCOLINI - Si le pape se souciait un peu plus de ses ouailles et un peu moins de la guerre, on n'en serait pas là.

BRUNI - Alors là, vous êtes tombés bien bas. Et toi tu penses comme eux?

BRUNELLESCHI - Tu sais bien que la situation est difficile. Ce n'est pas le moment de dépenser de l'argent inconsidérément.

BRUNI - Ah! parce que pour toi, faire la guerre pour rétablir l'autorité de la Très Sainte Église Catholique sur ses territoires, c'est inconsidéré!

NICCOLINI - Quand on a pris la fâcheuse habitude de les perdre, oui!

BRUNI - Le pape vient jusqu'à nous pour nous demander notre aide, et vous oseriez lui refuser?

BRUNELLESCHI - Qu'est-ce que vous en dites, monsieur Alberti?

ALBERTI - Écoutez, je n'ai aucune compétence en la matière.

BRUNELLESCHI - On vous demande votre avis.

ALBERTI - Si vous considérez ne pas avoir l'argent que le pape vous demande...

NICCOLINI - Oui, dites-nous ce que vous pensez!

ALBERTI - Et que d'autre part, le pape s'estime en droit de vous le réclamer, alors faites-le patienter. Ne refusez pas de front. Dites-lui qu'il vous faut du temps pour réunir les fonds. Et après quelques temps, les choses auront peut-être évolué. Il me semble que l'essentiel dans cette affaire, c'est de ménager les susceptibilités.

BRUNELLESCHI - Qu'en penses-tu Bruni?

BRUNI - Ce sera toujours mieux qu'un refus.

NICCOLINI - Du temps pour réunir l'argent... Ça, j'y aurais pas pensé! Excellent, jeune homme!

BRUNELLESCHI - Bon, cette proposition est acceptée à l'unanimité!

NICCOLINI - Marché conclu!

Battista et Ciaccheri reviennent de la pause.

BRUNELLESCHI - Je vais enfin pouvoir aller manger.

NICCOLINI - Tenez, si ma femme ne m'attendait pas, je vous aurais tous bien invités à déjeuner.

BRUNELLESCHI - Laissons la place aux travailleurs.

NICCOLINI (*en sortant*) - Où avez-vous fait vos études, monsieur...

ALBERTI – Alberti.

NICCOLINI - De la famille des Alberti?

ALBERTI - A Bologne.

BRUNELLESCHI (*à Bruni en sortant*) - Allez, fais pas cette tête! Tu as raison tu sais, je crois qu'il fera l'affaire.

troisième tableau

Jeudi 12 août 1434. Ciaccheri nettoie son établi. Rinaldo entre.

RINALDO - On a gagné! On a gagné! On a gagné! Salut, Ciaccheri! Ça va la vie? T'as été voter?

CIACCHERI - J'y suis allé.

RINALDO - Bravo! T'as vu ça? On a assisté à une belle victoire aujourd'hui. Ça faisait plaisir à voir toutes ces mains qui d'un seul geste se sont levées pour rejeter son projet. Quel spectacle! Et il y avait du monde en plus! Je dis pas ça pour toi, faut reconnaître qu'elle était belle ta maquette. Tu fais pas la gueule au moins?

CIACCHERI - Pas du tout.

RINALDO - A la bonne heure! Au fait, qu'est-ce que tu deviens? On ne te voit plus beaucoup ces temps-ci.

CIACCHERI - La fabrique n'avait plus besoin de moi.

RINALDO - Tu vas pas me dire que depuis que t'as fini la maquette ils t'ont plus donné de boulot?

CIACCHERI - Ça fait deux semaines.

RINALDO - Eh bien mes salauds! Et Brunelleschi, qu'est-ce qu'il t'a dit?

CIACCHERI - Il n'a rien dit.

RINALDO - Vous entendez ça! Celui qui se fait le champion des bons sentiments, il n'est même pas capable de se soucier de ceux qui l'entourent. On pourra dire ce qu'on voudra sur les corporations, mais jamais on n'a laissé tomber un des nôtres.

CIACCHERI - Maintenant qu'on lui a refusé son projet, il aura besoin de moi.

RINALDO - T'es vraiment indécrottable toi! Ça fait deux semaines qu'il te laisse choir et dès qu'il a besoin de toi tu rappliques comme un bon toutou.

CIACCHERI - Qu'est-ce que ça peut vous faire à vous?

RINALDO - Ça me fout en rogne, figure-toi. Je n'aime pas leur manière de traiter ceux qui travaillent avec eux. Qu'est-ce que tu espères? Qu'il va te donner son secret?

CIACCHERI - Ça me regarde.

RINALDO - Mais ouvre les yeux mon garçon! Depuis que l'autre Alberti s'est rappliqué, il t'a complètement oublié le vieux. C'est quand même plus gratifiant de discourir avec un docteur en droit, fils de bonne famille, qu'avec un vulgaire menuisier, tu trouves pas? Brunelleschi, les gens du peuple ça l'a toujours emmerdé. Franchement, t'as gobé toi son histoire de traité de peinture à l'autre guignol? Ça ne tromperait pas un gamin. Non, la seule chose qui l'intéresse c'est de faire cracher le morceau au vieux, c'est clair.

CIACCHERI - Vous dites ça parce que ça vous arrange. Vous l'avez jamais aimé monsieur Brunelleschi.

RINALDO - Peut-être. Mais je sais aussi que depuis que l'autre face de brebis s'est rappliquée, c'est comme si tu n'avais jamais existé. Aux oubliettes, le Ciaccheri! Et à qui Filippo est en train de délivrer son secret? Qui saura faire les plans d'architecture? Qui deviendra architecte à la place de l'architecte?

CIACCHERI - C'est toujours moi qui ai fait ses maquettes. Je suis son menuisier, c'est à moi que l'on donnera la lanterne.

RINALDO - La maquette de la lanterne, c'est bien, mais tu vaux mieux que ça tout de même! Tu ne va pas rester un menuisier toute ta vie. L'avenir dans ce métier c'est d'être architecte, et la seule manière pour toi de le devenir c'est de savoir comment le vieux s'y prend.

CIACCHERI - Je peux pas le forcer à me révéler ses secrets.

RINALDO - Seul, t'as aucune chance. Par contre, si tu viens à la corporation, nous on pourra t'aider. Après tout, pourquoi ce serait toujours les fils de bourgeois qui auraient les meilleurs postes? Ça fait deux ans que tu travailles avec le vieux. C'est à toi qu'il aurait dû se confier.

Toi et moi, on est de la même race: des gens du peuple. La seule manière qu'on a d'y arriver dans la vie, c'est de se serrer les coudes, et tout le reste c'est du pet de sansonnet!

CIACCHERI - Je ne sais pas, monsieur Rinaldo. Je ne suis pas sûr que ce soit bien correct tout ça.

RINALDO - Réfléchis-y mon garçon. Mais à la vitesse où vont les choses, tu ferais mieux de te décider rapidement. Montre-nous que tu es un homme à la fin, rejoins les compagnons!

Battista entre.

BATTISTA - Filippo n'est pas revenu?

RINALDO - Tu penses, après un coup comme ça, il va avoir du mal à s'en remettre.

BATTISTA - On dirait que ça te fait plaisir.

RINALDO - Moi? Pas du tout! Au contraire, j'étais justement en train de discuter avec Ciaccheri comme quoi tout ça c'était vraiment trop injuste. Pas vrai, Ciaccheri?

CIACCHERI - Je voulais savoir si monsieur Brunelleschi allait avoir besoin de moi.

RINALDO - Il pense que ses petites affaires vont bientôt reprendre.

BATTISTA - Je ne pense pas que le moment soit vraiment bien choisi pour en parler. Si tu pouvais revenir demain.

CIACCHERI - Ça fait deux semaines que c'est pas le moment. J'en ai marre.

BATTISTA - Je lui en toucherai un mot, ça te va?

RINALDO - A la niche le toutou!

BATTISTA - Tu ne trouves pas que tu abuses un peu?

RINALDO - Et toi, tu trouves pas que tu deviens de plus en plus faux-cul sur tes vieux jours?
(*A Ciaccheri qui sort*) Ciaccheri, rappelle-toi ce que je t'ai dit!

BATTISTA - T'es encore en train de lui monter la tête.

RINALDO - Quand on a vendu son âme à la bourgeoisie on ne peut pas comprendre.

Brunelleschi entre.

BATTISTA - J'ai rien vendu du tout! Filippo, ça va?

BRUNELLESCHI - Me faire un coup pareil à moi!

RINALDO - Le peuple a voté!

BATTISTA - Fais pas attention à lui, il cherche à nous provoquer.

BRUNELLESCHI - Je vois que les vautours rôdent toujours autour de l'homme blessé.

RINALDO - J'ai l'impression qu'ils n'auront plus longtemps à attendre avant de passer à table.

BRUNELLESCHI - Qu'est-ce que tu veux Rinaldo?

BATTISTA - Laisse, Filippo, laisse. Tiens, regarde: j'ai la liste des invités pour le banquet.

BRUNELLESCHI - Le banquet?

BATTISTA - Pour fêter la fin des travaux.

RINALDO - J'espère que vous penserez à mettre de l'homme blessé au menu.

BRUNELLESCHI - Dis-moi Rinaldo, qu'est-ce que ça te fait qu'on ait réussi, toi qui jurais que cette coupole serait impossible à faire.

RINALDO - Tu peux te vanter, va, mais tu ne l'as pas encore finie cette cathédrale. Et j'ai pas l'impression que t'arriveras jusqu'au bout.

BRUNELLESCHI - Si tu sais quelque chose, dis-le! sinon ce n'est pas la peine de rester ici.

RINALDO - Le peuple t'a rejeté Brunelleschi! Il ne veut plus suivre les délires d'un mégalomane.

BRUNELLESCHI - Tu veux mon poing sur la figure?

RINALDO - Approche pour voir!

Niccolini entre.

BATTISTA - Laisse Filippo...

NICCOLINI - Messieurs, messieurs, je vous en prie. Faut-il vous rappeler que vous êtes dans la maison de Dieu?

RINALDO - Excusez-moi. Pendant un moment je me suis cru dans un cirque.

BATTISTA - Ne réponds pas, il n'attend que ça!

NICCOLINI - Monsieur Rinaldo, voudriez-vous nous laisser s'il vous plaît?

RINALDO - Puisque on me chasse, je me retire. Le peuple s'est exprimé. Je laisserai aux nantis le soin d'en tirer les conséquences.

Rinaldo sort.

BRUNELLESCHI - Il m'énerve!

NICCOLINI - Il n'est pas dans son état normal. Depuis qu'il a perdu sa femme, il paraît qu'il boit beaucoup le pauvre homme.

BRUNELLESCHI - Pourquoi avez-vous accepté cette mascarade, cette parodie de justice?

NICCOLINI - Il y avait des divisions au sein de la fabrique. On a pensé qu'un vote sur la place publique était encore la meilleure solution...

BRUNELLESCHI - C'est une véritable trahison! Un lynchage public! Avec leurs manières insidieuses de présenter les choses, à les entendre j'aurais voulu raser la moitié de Florence pour construire quelques malheureuses chapelles. C'est ridicule!

NICCOLINI - Il ne faut pas dramatiser, tu verras dans un mois, on aura tout oublié. Et puis tu avoueras que pour un simple projet de consolidation, toutes ces chapelles c'était pour le moins un peu ambitieux.

BRUNELLESCHI - Mais la lanterne! Pourquoi me refuser le chantier de la lanterne?

NICCOLINI - Une fois qu'ils ont refusé la maquette, ça incluait forcément la lanterne.

BRUNELLESCHI - Tout ça ne me dit rien qui vaille. Ça fait quatorze ans que l'on complot dans mon dos, et maintenant que j'ai fini la coupole, ils veulent m'évincer du chantier.

NICCOLINI - Qu'est-ce que tu vas chercher là?

BRUNELLESCHI - Oh! je sais très bien ce que je dis.

NICCOLINI - Au pire ce n'est qu'une question de mois, le temps que tu nous refasses une maquette et puis voilà! Tout le monde sera content: toi tu pourras reprendre ton chantier, le peuple aura été écouté, et les mauvaises langues n'auront plus qu'à se taire.

BRUNELLESCHI - Ils veulent me virer de mon chantier, je te dis.

NICCOLINI - Tant que je serai le responsable de la fabrique, cela n'arrivera pas. Tu as ma parole. De toutes façons, je ne vois pas pourquoi tu t'inquiètes, tu es le seul à pouvoir la faire, cette lanterne.

BRUNELLESCHI - Alors pourquoi me demander de refaire une maquette dans ce cas-là?

NICCOLINI - Tu sais bien qu'on nous cherche des poux dans la tête en ce moment. Avec Bruni qui n'arrête pas de répéter que si on n'a pas d'argent pour le pape, on ne peut pas en avoir pour le chantier, la maquette ça permet de voir venir.

BRUNELLESCHI - De quoi il se mêle celui-là? Depuis qu'il s'est inscrit à l'Art de la Laine, on n'entend plus que lui à la fabrique.

NICCOLINI - Voilà ce qu'on récolte à vouloir faire une politique d'ouverture! On se retrouve assis à côté de gens qui n'ont jamais tondu un mouton de leur vie, et qui croient pouvoir vous apprendre votre métier. Si on m'avait écouté on n'en serait pas là!

BRUNELLESCHI - S'ils s'imaginent qu'ils pourront me remplacer aussi facilement, ils se mettent le doigt dans l'œil!

NICCOLINI - Bien parlé Filippo! Voilà comment il faut répondre!

BATTISTA - Qu'est-ce qu'on fait pour le banquet?

NICCOLINI - On fait la fête! On ne va pas se laisser abattre pour si peu!

BRUNELLESCHI - Vous n'étiez quand même pas obligé de m'humilier publiquement.

Alberti entre.

ALBERTI - C'est un scandale! C'est une honte!

NICCOLINI - Tiens, il ne manquait plus que lui.

ALBERTI - Faire voter votre projet comme s'il s'agissait d'un vulgaire bestiau que l'on vendait aux enchères, c'est répugnant! Ils n'ont aucun savoir vivre!

NICCOLINI - Monsieur l'humaniste, décidément vous ne quittez plus le chantier!

ALBERTI - Les gens ne comprennent rien à l'art! Ce sont des... des rustres! Aujourd'hui j'ai honte d'être florentin.

NICCOLINI - Surtout que vous ne l'êtes pas encore tout à fait.

ALBERTI - Serait-ce une insinuation?

NICCOLINI - Je trouve cocasse qu'une personne dont la famille a été exilée il y a plus de trente ans, très liée à celle de Médicis d'ailleurs, se targue d'avoir honte d'être florentin.

ALBERTI - Je suis peut-être un Alberti, mais ça ne m'empêche pas de reconnaître le génie là où il se trouve. Et c'est à se demander si monsieur Brunelleschi n'en est pas le seul représentant dans cette ville.

BATTISTA - Alors c'est décidé, on le fait ce banquet?

NICCOLINI (*crispé*) - Oui, ne nous laissons pas gagner par la mauvaise humeur. Montrons à nos adversaires que cette coupole remplit nos cœurs de joie.

ALBERTI - Excellente idée! Rendons hommage à celui qui a réussi cet exploit.

BATTISTA - Bon, c'est tout ce que je voulais savoir.

NICCOLINI - Je vous ferai parvenir les fonds nécessaires pour le banquet.

BATTISTA - Et pourquoi pas tout de suite?

NICCOLINI - Je vois que la confiance règne. Comme vous voudrez. Si on passe à l'administration, on peut régler ça de ce pas.

BATTISTA - Tu viens avec nous Pippo?

BRUNELLESCHI - Non, pas maintenant.

BATTISTA - Écoute, viens, ça te changera les idées.

BRUNELLESCHI - Non, non.

BATTISTA (à part) - On pourra décider du menu, choisir les desserts! Imagine un gros gâteau au chocolat avec plein de chantilly dessus!

BRUNELLESCHI - Vas-y toi, si ça t'amuse.

BATTISTA - Enfin, qu'est-ce que tu as? Ces temps-ci on ne te reconnaît plus.

BRUNELLESCHI - T'en as de bonnes toi, on vient juste de rejeter mon projet.

BATTISTA - On en a déjà vu d'autres, non? On s'en est toujours sorti. Alors, reprends-toi! Tu ne vas pas rester là à te lamenter sur ton sort comme une vieille fille. Il y a des gens qui comptent sur toi ici, réagis!

BRUNELLESCHI - J'aurais bien voulu les voir quand j'avais besoin d'eux sur la place.

BATTISTA - La première chose que tu devrais faire, c'est d'aller voir Ciaccheri. Après tout, c'est sa maquette à lui aussi. Montre-lui que tu t'intéresses encore un peu à lui. Parce que franchement on commence à en avoir assez avec ton Alberti.

BRUNELLESCHI - D'abord c'est pas mon Alberti, en plus je ne vois pas le rapport avec Ciaccheri.

BATTISTA - Promets-moi seulement que tu lui parleras.

BRUNELLESCHI - C'est entendu, je lui parlerai.

BATTISTA - Une petite risette?

BRUNELLESCHI - Qui c'est qui a parlé de chantilly?

BATTISTA - Allez, viens.

ALBERTI - Malgré les différends qui peuvent parfois nous opposer, je tenais à vous dire que vous fabriquez les draps les plus doux de toute la Toscane. Je me suis même surpris à en faire l'éloge devant toute la Curie.

NICCOLINI - Je suis ravi qu'ils vous plaisent. Vous avez vu notre nouvelle collection?

ALBERTI - Vous avez sorti votre nouvelle collection?

NICCOLINI - Des tissus remarquables, avec de nouveaux imprimés.

ALBERTI - Je suis tellement friand de ce genre d'événements.

BATTISTA - Nous sommes prêts, monsieur Niccolini.

NICCOLINI - Passez à la boutique. Je vous fournirai des échantillons.

ALBERTI - Je n'y manquerai pas.

NICCOLINI - Je suis à vous messieurs.

BRUNELLESCHI - Vous venez avec nous Alberti?

ALBERTI - Allez-y sans moi. Battista a raison. Il faut vous changer les idées.

Niccolini, Battista et Brunelleschi sortent. Alberti reste seul. Il marche les mains derrière le dos, se dirige vers la malle, jette un coup d'oeil sur la serrure. Bruni entre.

BRUNI - Où vont-ils comme ça?

ALBERTI (*sursaute*) - Pardon?

BRUNI - Je viens de voir passer Filippo avec Niccolini.

ALBERTI - Je crois qu'ils sont aller régler une histoire de banquet.

BRUNI - Après tout ça, ils ont encore le cœur à manger!

ALBERTI - Ça a été un coup dur pour Filippo.

BRUNI - Il s'en remettra.

ALBERTI - Sans doute.

BRUNI - Alors, comment ça avance ce traité?

ALBERTI - Bien.

BRUNI - Bon! Vous savez faire la perspective maintenant?

ALBERTI - C'est en bonne voie.

BRUNI - Parfait. La jeunesse, voilà l'avenir de cette ville! L'exemple de cet après-midi est assez édifiant. Filippo est un bon architecte mais ses idées sont dépassées. Sans parler de ses prises de positions. Prendre parti contre le pape, c'était signer sa propre perte. Ce qu'il nous faut aujourd'hui c'est du sang neuf, avec des idées généreuses qui suscitent l'enthousiasme! Après un tel échec, un concours pour la lanterne paraît inévitable.

ALBERTI - Cependant il est possible que cela demande un peu plus de temps que prévu.

BRUNI - Du temps, du temps, bien sûr! Seulement je vous rappelle que les élections sont dans deux semaines.

ALBERTI - Pour la peinture, il n'y a pas de problème... C'est l'architecture qui coince. Établir les données qui permettent de mesurer l'espace en trois dimensions n'est pas une chose facile.

BRUNI - Je croyais que l'espace unifié n'avait plus de secret pour vous.

ALBERTI - C'est ce que je croyais aussi...

BRUNI - Il manquait plus que ça! Vous vous rendez compte qu'après le retour de Médicis, vous ne pourrez sans doute plus collaborer avec Filippo!

ALBERTI - Je sais bien... mais je sens que quelque chose m'échappe.

BRUNI - Écoutez si vous sentez que vous êtes trop court avant les élections, essayez au moins d'avoir un ou deux plans. C'est pas glorieux mais ce sera mieux que rien.

ALBERTI - Vous n'y pensez pas! Pour qui me prenez-vous? Si je me présente à ce concours, c'est pour faire triompher nos idées. Ptolémée, Platon, Pythagore, voilà nos seuls recours. Songer à d'autres méthodes serait indigne de notre idéal.

BRUNI - Oh! Oh! Qu'est-ce que vous croyez? Que vous êtes le seul à défendre la cause? Médicis, ça fait un an qu'il subit l'exil. Alors un peu de pudeur, monsieur le philosophe. Surtout que je ne vous cacherai pas qu'il commence sérieusement à s'impatienter. Déjà que j'ai un mal de chien à faire payer les florentins, c'est vraiment pas le moment de faire sa mijaurée.

ALBERTI - Je ne vous permets pas de me parler de la sorte.

BRUNI - Écoutez mon vieux. Si vous voulez vraiment avoir une chance de faire cette lanterne et de nous éclairer de vos lumières, il faudra y mettre un peu du vôtre.

ALBERTI - En ce qui me concerne, ce sera à mes conditions ou ça ne sera pas.

BRUNI (*grande inspiration*) - Très bien, n'en parlons plus.

ALBERTI - Qu'est-ce à dire?

BRUNI - Vous avez la perspective, vous êtes promis à un brillant avenir, je suis sûr que pour le reste vous nous trouverez une solution.

ALBERTI - Et pour les plans?

BRUNI - C'est vous que ça regarde. Médicis a beaucoup investi sur vous. Après tout, c'est son argent. Il doit savoir ce qu'il fait.

ALBERTI - Vous comprenez, il est de notre devoir de montrer l'exemple...

BRUNI - Je vous raccompagne.

ALBERTI - C'est une question de morale. Il en va du sens de notre combat.

BRUNI - Je suis entièrement d'accord avec vous. Je vous en prie, passez devant.

quatrième tableau

La nuit du 19 août. La porte s'ouvre, le vent souffle. Brunelleschi et Alberti entrent.

BRUNELLESCHI - Le mois d'août est pourri cette année.

ALBERTI - Ce vent! ce vent! C'est à devenir fou!

BRUNELLESCHI - Je ferme la porte.

ALBERTI - Ah! un peu de calme, ça fait du bien.

BRUNELLESCHI - Il doit y avoir des bougies dans le tiroir de la table.

ALBERTI - Regardez-moi ça! Je suis recouvert de poussière des pieds à la tête. (*Il s'époussette.*)

BRUNELLESCHI - Attention où vous mettez les pieds, on n'y voit pas grand-chose.

ALBERTI - En tous cas le spectacle est grandiose! Ce rayon de lune qui vient pénétrer ce chœur obscur, c'est d'un romantique.

BRUNELLESCHI (*allumant une bougie*) - Ça nous donnera bien assez de lumière.

ALBERTI - Ça me rappelle une expérience que j'ai faite à Rome l'année dernière. Je vous en ai peut-être déjà parlé? Dans une grotte très obscure, je faisais apparaître sur l'une des parois des paysages de montagne, des vallées, la mer avec ses bateaux... Les gens étaient stupéfaits. Vous me croirez si vous voulez, mais ils étaient persuadés qu'on les transportait réellement sur une montagne ou au bord de la mer, comme si ce qu'ils voyaient était plus digne de foi que leur propre intelligence. Les gens sont crédules... Avec mon expérience, j'aurais pu devenir une sorte de dieu à leurs yeux, à l'égal de nos héros antiques. Mais attention! ça ne m'intéressait pas. Si je le faisais, c'était seulement à titre expérimental, rien de plus.

BRUNELLESCHI - Moi, ça me rappelle le temps où on commençait à peine à élever la coupole. Avec Masaccio on pouvait rester assis là, pendant des heures... On discutait de sa peinture, des problèmes du chantier. A cette époque on pouvait encore admirer une grande partie de la voûte céleste, c'était un peu comme si le ciel nous montrait le chemin... La lumière était éparse, les nuits de pleine lune on pouvait se déplacer sans danger sur le chantier.

ALBERTI - D'ailleurs on n'a rien inventé. Les grecs nous décrivaient le même type d'expérience il y a des siècles déjà.

BRUNELLESCHI - On était si enthousiastes, si confiants en l'avenir.

ALBERTI - Aujourd'hui, on ne fait que redécouvrir ce qu'ils ont toujours su.

BRUNELLESCHI - Ça me paraît si loin tout ça.

ALBERTI - Vous deviez beaucoup l'aimer.

BRUNELLESCHI - Je me sens si seul parfois.

ALBERTI - Allons donc! Tout le monde vous admire à Florence. Vous êtes un héros, une légende vivante!

BRUNELLESCHI - Et personne pour m'entendre.

ALBERTI - Votre nom restera dans l'histoire au même titre qu'un Dédale ou un Vitruve.

BRUNELLESCHI - Si seulement ils pouvaient prendre conscience du danger qu'ils courent.

ALBERTI - Un danger? quel danger?

BRUNELLESCHI - Alberti, aidez-moi à convaincre le pape qu'il doit renoncer à ses exigences.

ALBERTI - Mais pourquoi s'adresser à moi?

BRUNELLESCHI - Il vous côtoie tous les jours. Vous lui êtes familier.

ALBERTI - Mais je ne suis qu'un simple secrétaire aux brefs, rien de plus.

BRUNELLESCHI - On dit qu'il apprécie votre travail. Il doit avoir confiance en vous.

ALBERTI - Rendez-vous compte que ma position au sein de la curie ne m'autorise en rien à intervenir dans les décisions de l'Église. Si vous voulez vous adresser au pape, il vous faut impérativement passer par la hiérarchie, c'est la règle et je n'y peux rien.

BRUNELLESCHI - Mais vous savez aussi bien que moi que c'est ses propres cardinaux qui le poussent à faire la guerre!

ALBERTI - Mais qu'est-ce que j'en sais moi!

BRUNELLESCHI - Forcément, ils ont tous leur compte en banque chez Médicis! Ils ont tout intérêt à ce qu'il puisse revenir à Florence.

ALBERTI - Parlez moins fort! on pourrait nous entendre. *(Plus bas)* Il est évident que tant que Médicis restera le dépositaire officiel de la chambre apostolique, son influence au sein de la curie restera incontournable.

BRUNELLESCHI - Mais vous, Alberti, vous l'aimez cette ville! Toute ma vie, j'ai lutté pour qu'on puisse y vivre en paix. D'ailleurs, on a déjà réussi à mettre en place des réformes révolutionnaires dans cette commune. En permettant à chacun de pouvoir s'inscrire dans plusieurs métiers on a ouvert une brèche non négligeable dans le système des corporations, ce qui constitue une véritable avancée pour la démocratie! En développant l'Université on participe à une plus grande égalité dans l'acquisition des connaissances.

ALBERTI - A ce propos, j'ai envisagé quelques modifications pour notre traité de peinture.
(*Alberti sort un plan de sa poche intérieure.*)

BRUNELLESCHI - On a même créé un impôt pour aller vers plus de justice sociale, ce que jamais aucune commune n'avait osé faire! Tout ça mérite quand même bien que l'on prenne quelques libertés avec les règlements, vous ne trouvez pas?

ALBERTI (*pose son plan sur la table*) - Je suis sûr que ça devrait vous intéresser.

BRUNELLESCHI - Alberti, vous êtes notre dernière chance.

ALBERTI - Eh bien! je ne vous cacherai pas que c'est plutôt mal engagé. Quand on constate la débauche de moyens dont vous faites preuve pour construire tous ces monuments, c'est bien simple, on ne se croirait plus à Florence mais dans un chantier. Il y a de la poussière partout, on en a plein les vêtements... non, je suis désolé, mais tout ça a fortement contribué à persuader le pape que les florentins ne sont peut-être pas aussi démunis que leurs représentants veulent bien nous le laisser croire.

BRUNELLESCHI - On ne peut tout de même pas arrêter tous les chantiers du jour au lendemain. On se retrouverait avec des centaines de chômeurs dans les rues, ça provoquerait des émeutes!

ALBERTI - En ce qui concerne le traité, sur le fond je ne touche à rien - globalement la méthode reste valable - c'est surtout sur la forme où je pense que l'on peut apporter certaines améliorations.

BRUNELLESCHI - Je ne peux pas croire que le pape laisserait faire une chose pareille.

ALBERTI - Imaginez que le tableau du peintre ne soit plus un miroir où l'on contemple son propre point de vue tel Narcisse au bord de sa fontaine, mais une fenêtre donnant sur le monde. L'homme contemplant la nature! Ça laisse rêveur, non? Les implications de cette image sont énormes. L'espace qui aujourd'hui est clos, soumis au regard forcément arbitraire du peintre, deviendrait demain un espace objectif, ouvert sur le monde! Tenez, regardez mon plan: si votre point central sur le tableau n'est plus seulement le pendant de votre point de vue mais un point qui va jusqu'au bout de l'horizon, c'est un véritable face à face avec l'infini! L'homme s'ouvre un espace sans limite, il entre de plein pied dans la troisième dimension, cette terre promise!

BRUNELLESCHI - Mais bien sûr! Tout ça prouve au moins une chose, c'est qu'il ignore tout de ce qui se passe ici. Vous êtes le seul de son entourage qui participe à nos projets, il est donc très probable que personne ne lui en ait jamais parlé.

ALBERTI - Vous avez écouté ce que je viens de vous dire?

BRUNELLESCHI - D'ailleurs si Médicis n'avait pas tout fait pour nous mettre des bâtons dans les roues, il y a des années qu'on aurait pu offrir à cette ville une véritable constitution qui respecte les libertés de chacun.

ALBERTI - Pourquoi condamner l'humanité à vivre dans un monde replié sur lui-même? Le coup du miroir, c'est vieillot, ça fait gothique. Avec ma fenêtre, j'en ferais des hommes libres!

BRUNELLESCHI - Le pape doit prendre conscience qu'avec lui il soutient son pire ennemi.

ALBERTI - Je ne sais pas si vous l'avez déjà remarqué mais si vous reprenez la théorie de la vision de Ptolémée, on peut tout aussi bien reconstruire la perspective.

BRUNELLESCHI - Cet homme ne cherche qu'à soumettre les autres à son propre pouvoir, et il est prêt à tout pour arriver à ses fins!

ALBERTI - Si vous déterminez un triangle visuel dont le sommet est l'œil du spectateur, et que vous transposez ce triangle sur le plan, alors vous obtenez une équivalence. Deux triangles liés l'un à l'autre, l'homme à l'image de son Dieu! C'est formidable! Il redevient ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être: un créateur!

BRUNELLESCHI - Avec Médicis c'est la ruine de tous nos projets.

ALBERTI - La seule chose que je n'arrive pas à m'expliquer, c'est pourquoi ça ne marche pas avec l'architecture. J'ai beau poser mes triangles, établir les proportions, je suis incapable de réunir les données qui me permettent de reconstruire un objet. Ce n'est pas normal.

BRUNELLESCHI - Parce que l'on n'atteint pas l'espace unifié avec des triangles mais par le cercle.

ALBERTI - Vous m'avez parlé?

BRUNELLESCHI - L'espace unifié est un espace homogène: égal en toutes ses parties. Seul un espace sphérique correspond à ce critère.

ALBERTI - Un espace sphérique, je vous entends bien mais...

BRUNELLESCHI - Quant à votre idée de vouloir mettre l'infini au sommet d'un triangle, c'est une pure absurdité. L'infini ne se rejoint pas, monsieur Alberti, il est au centre d'un cercle. Si vous aviez étudié Dante au lieu d'aller chercher votre géométrie chez les grecs, vous l'auriez compris depuis longtemps.

ALBERTI - Il me semble quant à moi que l'humanité leur doit beaucoup. Ils ont su guider nos pas à travers l'histoire, nous donnant leurs plus grands philosophes. Nous leurs sommes redevables de la plupart de nos connaissances en matière de géométrie, de mathématiques et de bien d'autres sciences.

BRUNELLESCHI - Il leur a toujours manqué l'essentiel. Ils n'ont jamais eu la révélation de ce qui les dépassait. Un bon conseil: faites comme Dante et laissez vos guides au vestiaire. Si vous tenez tant que ça à rendre service à l'humanité, alors aidez-moi plutôt à contrecarrer les plans de Médicis.

ALBERTI - Vous savez, en ce qui me concerne, la politique m'a toujours profondément ennuyé. Toutes ces intrigues, tous ces conciliabules - d'un intérêt souvent très médiocre, il faut bien l'avouer - tout ça ne correspond guère à ma nature. Non! la Beauté, l'Art, les secrets de la Nature... voilà qui me semble de bien plus nobles conquêtes pour un esprit éduqué. Et je m'étonne que vous, esprit aussi brillant, vous vous soyez laissé embarquer dans une telle chimère - ce qui ne vous rapportera que des ennuis en fin de compte, j'en veux pour preuve votre mésaventure à propos de la lanterne.

BRUNELLESCHI - Mais tant que nous aurons la moindre chance d'atteindre les buts que nous nous sommes fixés c'est notre devoir de tout tenter.

ALBERTI - Mais à quel prix! C'est que je risque gros dans cette affaire. Pour vous c'est facile: vous avez fait de grandes choses, vous êtes célèbre, vous n'avez plus rien à perdre. Mais moi je suis encore jeune! Si je fais ce que vous me demandez, qui me garantit que demain on me donnera encore les moyens de faire ce que je veux! Vous y avez pensé à ça?

BRUNELLESCHI - On a tous quelque chose à perdre dans la vie. Seulement vous ne comprenez pas que si vous n'êtes pas prêt à y renoncer pour défendre ce que vous êtes, alors jamais plus rien de beau ne vous sera donné.

ALBERTI - Ce que je suis, ce que je suis... Des fois, je me le demande. Tout ça ne servirait à rien. Je sais trop bien comment ça se passe. Vous voulez réformer les gens, les rendre meilleurs, mais finalement on en revient toujours au même: vous donnez ne serait-ce qu'une miette de pouvoir à un homme, il finira toujours pas en abuser. C'est dans sa nature et on n'y peut rien. Au moins avec Médicis, ça ferait du changement; ce ne serait pas si mal après tout.

BRUNELLESCHI - J'ai élevé cette coupole. Moi, Filippo Brunelleschi, j'ai élevé cette coupole. Tout le monde à Florence était persuadé que c'était impossible. Les maîtres d'œuvre, la corporation, les marchands, tous m'ont traité avec mépris, convaincus qu'aucune technique ne permettait de réaliser une coupole aussi large. Eh bien! j'ai réussi, et vous savez pourquoi? Parce qu'on ne vit pas dans le même monde. Eux sont persuadés qu'on ne peut rien changer dans la vie, que tout est toujours couru d'avance et qu'il faut bien s'y résoudre. La tradition, les obligations, la raison, tout finit par les rendre aveugles. Mais l'espace unifié c'est bien autre chose. Il ne s'agit plus d'enlever le pouvoir aux uns pour le donner aux autres; il s'agit de vivre ensemble. Un monde où chaque point de vue peut être représenté; où l'individu n'est plus un ennemi qu'il faut chercher à éliminer, mais bien au contraire un possible miracle qu'il faut savoir faire éclore. Seuls plusieurs points de vue mis sur un même plan permettent de représenter la réalité. C'est ça qu'il nous faudra commencer par admettre, et c'est comme ça que nous aurons une chance de construire la paix.

ALBERTI - Plusieurs points de vue mis sur un même plan...

BRUNELLESCHI - C'est le principe même de l'espace unifié, Alberti. Il vous suffirait de faire un pas, d'oser agir une seule fois par vous-même pour commencer à pénétrer ce monde.

ALBERTI - Ce serait de la folie! un véritable suicide!

BRUNELLESCHI - Cette coupole est la preuve que ce monde existe.

ALBERTI - Si seulement je pouvais partager votre vision du monde.

BRUNELLESCHI - Mais pourquoi croyez-vous que je vous ai amené ici? Regardez autour de vous. Dites-moi ce que vous voyez.

ALBERTI - Je ne suis pas sûr de très bien vous suivre.

BRUNELLESCHI - Dites-moi ce que vous voyez. Dites-moi où nous sommes.

ALBERTI - Sur un chantier.

BRUNELLESCHI - Quoi d'autre?

ALBERTI - Comment ça, quoi d'autre?

BRUNELLESCHI - Regardez encore. Vous ne voyez vraiment rien d'autre autour de vous?

ALBERTI - Que voulez-vous que je voie d'autre? On est entouré de murs, on est sur un chantier, voilà tout.

BRUNELLESCHI - Alors derrière ces murs, par là... Regardez bien. Ou de l'autre côté, et de ce côté-ci. Vous voyez quelque chose?

ALBERTI - Derrière ces murs? Vous vous moquez!

BRUNELLESCHI - Pourtant ce lieu n'a pas de limite. Ici le temps n'a plus d'importance. L'argent, la carrière, les secrets de la nature, tout cela n'est que comédie quand il s'agit de recevoir sa part d'infini.

ALBERTI - Ah! oui, ça y est! Je vois ce que vous voulez dire. Nous sommes dans une cathédrale, au cœur d'une cathédrale, c'est ça?

BRUNELLESCHI - Sans limite je vous dis. Et ce n'est pas la peine d'aller à votre fenêtre scruter l'horizon. C'est là, présent au milieu de nous, comme une lumière qui vous révèle ce que votre propre raison vous cache. C'est ça la troisième dimension! Et le paradis est derrière ces murs.

ALBERTI - Mais la coupole, c'est bien du concret ça tout de même!

BRUNELLESCHI - Que ce soit ce chantier ou un tableau, ce ne sont que des outils que l'homme se forge pour se révéler à lui-même. En cherchant à briser ces miroirs, vous lui ôtez toute chance de se libérer de ses chaînes.

Un bruit.

ALBERTI - Vous avez entendu?

BRUNELLESCHI - C'est dans la convergence des regards que l'on reconstruit sa propre réalité, et c'est ainsi que nous deviendrons des hommes libres.

La porte s'ouvre, le vent s'engouffre, la bougie s'éteint.

ALBERTI - Vous avez bien fermé la porte?

BRUNELLESCHI - Alberti. *(Il le retient par le bras.)* Ne permets pas que le monde sombre dans les ténèbres.

ALBERTI - Je reviens. Je vais fermer la porte.

BRUNELLESCHI - Avec Médicis, le monde finira plat! Un monde de mensonges avec des images plates.

Alberti revient.

ALBERTI - Où sont les allumettes?

BRUNELLESCHI - Aide-moi à leur faire découvrir ce monde.

ALBERTI (allume une bougie) - On y voit un peu mieux comme ça.

BRUNELLESCHI - Le jour où tu auras traversé ces murs, ce jour-là tu seras rendu à la vie, ce jour-là tu pourras commencer à construire.

ALBERTI - C'est curieux, j'ai vraiment le sentiment que l'on nous observe. Je veux en avoir le coeur net.

BRUNELLESCHI - Mais où vas-tu encore? Si tu n'arrêtes pas de bouger comment veux-tu qu'on y arrive!

La porte s'ouvre. La lumière s'éteint.

BRUNELLESCHI - La porte! Bon, où c'est qu'il a mis les allumettes maintenant? *(Un bruit.)* Alberti, c'est vous? Mais qu'est-ce que c'est? *(Un homme en cagoule le ceinture.)* Lâchez-moi! *(Brunelleschi se dégage. Une lutte s'ensuit.)* Allez, venez bande de lâches!

ALBERTI - Finalement il n'y avait personne.

BRUNELLESCHI - Je te tiens saligaud!

ALBERTI - Monsieur Brunelleschi?

BRUNELLESCHI - Sauvez-vous, Alberti! On nous attaque.

ALBERTI - On nous attaque? qui nous attaque?

BRUNELLESCHI (*il arrache la cagoule*) – Rinaldo!

ALBERTI - Attention! derrière vous! (*Alberti est assommé.*)

cinquième tableau

Battista et Ciaccheri travaillent sur le chantier.

ALBERTI - A moi! A l'aide!

Alberti entre avec un bandeau sur la tête.

BATTISTA - Qu'est-ce qui vous arrive? Vous êtes tombé du lit ce matin.

ALBERTI - On a enlevé Filippo! C'est horrible! Sous mes yeux, on a enlevé Filippo!

BATTISTA - Qu'est-ce que vous racontez?

ALBERTI - Des hommes! En cagoule. Ils ont surgi d'on ne sait où. Ils m'ont assommé par derrière. Quand j'ai repris conscience, Filippo avait disparu.

BATTISTA - C'est arrivé quand?

ALBERTI - Cette nuit, sur le chantier. Un véritable cauchemar quand j'y repense.

BATTISTA - Des hommes, mais quels hommes? Ont-ils dit quelque chose?

ALBERTI - Absolument rien. Silencieux comme des ombres dans la nuit. J'ai cru que notre dernière heure était arrivée. La mort en personne n'aurait pas eu d'autre visage.

BATTISTA - Et combien étaient-ils?

ALBERTI - Difficile à dire. Ils faisait si noir... Ils auraient pu être des centaines... Je dirais trois ou quatre.

BATTISTA - Je vais alerter la Seigneurie.

ALBERTI - Surtout pas malheureux! Allez plutôt à l'Art de la Laine. Si vous voulez sauver Filippo, il ne faut pas perdre un instant.

BATTISTA - Je vais prévenir Niccolini. Vous venez avec moi.

ALBERTI - J'ai une douleur atroce, je suis au bord de l'évanouissement. Abandonnez-moi ici et allez au plus vite prévenir vos amis.

BATTISTA - Je reviens avec le consul. Il saura quoi faire.

ALBERTI - Ah! si vous pouviez ne pas citer mon nom, on ne sait jamais.

BATTISTA - Ciaccheri, je te confie le chantier. Quand à vous, vous ne bougez pas. C'est compris? (*A Ciaccheri*) Tu le surveilles, qu'il ne se sauve pas.

CIACCHERI - S'il fait mine de bouger... (*Un maillet à la main.*)

Battista sort.

ALBERTI - Ma tête! ma tête!

CIACCHERI - Vous avez eu de la chance.

ALBERTI - Vous trouvez! On voit bien que vous n'avez pas subi ce que je viens de vivre - cette explosion de violence!

CIACCHERI - Ils auraient pu vous tuer.

ALBERTI - C'est bien possible qu'ils aient tenté de le faire! Si je suis encore là pour en témoigner c'est un véritable miracle! Mais qui aurait pu faire une chose pareille? C'est inconcevable...

CIACCHERI - Il y a des fréquentations qui sont dangereuses par chez nous.

ALBERTI - Vous croyez qu'ils iraient jusqu'à éliminer les gens?

CIACCHERI - Masaccio avait à peu près votre âge quand il est mort.

ALBERTI - Il est mort si jeune?

CIACCHERI - Et on n'a jamais pu savoir la vérité...

ALBERTI - Ah, oui... Mais pourquoi tant de haine? Ne sommes-nous pas des êtres civilisés à la fin? Ah, ma tête! Mais comment pouvait-on savoir que nous étions ici à cette heure? On a dû être suivi. A moins que quelqu'un ne les ait renseigné... Mais qui? Je ne vois pas... Qui pouvait savoir que nous nous retrouverions ici?

CIACCHERI - C'est pas la peine de me regarder. J'étais pas avec monsieur Brunelleschi, moi. Entrent sur le chantier Rinaldo di Silvestro et Bruni.

RINALDO - Alors, on complote!

BRUNI - Monsieur Alberti, qu'est-ce qui vous est arrivé?

ALBERTI - Bonjour Chancelier. Je suis bien content de vous voir. Figurez-vous que cette nuit même quelqu'un a essayé de m'assassiner, et on a enlevé monsieur Brunelleschi!

BRUNI - Enlevé? Je croyais qu'il avait été arrêté.

ALBERTI - Vous êtes au courant? Battista vous a prévenu? Il est parti prévenir Niccolini...

RINALDO - Niccolini! Il peut bien rappliquer celui-là! Le peuple est en marche. Tremblez, braves gens! Cachez vos trésors, enfermez vos filles! L'heure du peuple a sonné. Brunelleschi a été arrêté, et d'autres vont bientôt le rejoindre.

ALBERTI - Mais Filippo n'a rien à voir là-dedans!

RINALDO - C'est le fils d'un notaire! Il nie les droits du peuple. Corrompu par la bourgeoisie, il profite de ses privilèges. Et bien dorénavant il payera comme les autres.

ALBERTI - C'est vous qui avez manigancé tout ça! Il faut l'arrêter! Il est devenu complètement fou! Si vous le laissez faire, il va finir par tuer tout le monde.

BRUNI - On n'a plus le temps de pinailler, les élections sont dans dix jours. Il faut faire vite.

ALBERTI - Mais vous avez failli me fendre le crâne! Comment se fait-il que je n'aie pas été informé? Il n'avait jamais été question que l'on s'en prenne à Filippo. Vous avez outrepassé vos ordres. Vous devez le faire libérer immédiatement, sinon je vous préviens j'en référerais à Médicis. Ça pourrait vous coûter cher.

BRUNI - Vous semblez oublier un détail, mon jeune ami. C'est Cosme lui-même qui nous a donné l'ordre de l'enlever. Si vous voulez vous plaindre, adressez-vous directement à lui. En attendant, je veux récupérer les plans.

ALBERTI - Mais j'ignore où ils se trouvent. Vous dites que c'est Médicis qui a donné l'ordre?

BRUNI - En personne. Comment allez-vous faire pour la lanterne si vous n'avez pas les plans?

ALBERTI - Mais comment voulez-vous que je me présente contre lui après ce que vous lui avez fait? J'aurais l'air de quoi maintenant?

BRUNI - Vous n'allez pas recommencer.

RINALDO - C'est le grand jour, Ciaccheri. Faut te décider maintenant.

CIACCHERI - Tout ça me dépasse. Vous comprenez, je ne suis qu'un petit menuisier.

RINALDO - Pas d'histoires avec moi mon garçon. Ou tu prends ta chance de devenir un des nôtres, ou tu seras déclaré un ennemi du peuple. Et dans ce cas-là, plus la peine d'espérer trouver du travail dans le coin. Tu seras obligé de t'exiler. Où que tu ailles tu seras un étranger. C'est pas ce que tu souhaites quand même?

CIACCHERI - Vous n'avez pas d'autres bonnes nouvelles à m'annoncer?

RINALDO - Si. Si tu rejoins les compagnons, tes amis, alors s'ouvre à toi une vie pleine de fraternité, de solidarité et de franche camaraderie. Tu verras comme on s'amuse bien. On mange et on boit à s'en tomber le cul par terre!

ALBERTI - Vous vous êtes comportés comme des barbares. Vous m'avez mis dans une situation impossible. Je regrette, mais je me vois dans l'obligation morale de refuser ce concours. Il n'a qu'à demander à Michelozzo. C'est son architecte après tout, pourquoi il ne lui demanderait pas à lui?

BRUNI - Vous croyez que vous avez les moyens de refuser? Mais si Médicis l'apprend, il vous tuera.

ALBERTI - Sauf s'il veut la perspective...

BRUNI - Et l'argent qu'il vous a déjà versé, vous pourrez lui rembourser?

ALBERTI - Je pourrais éventuellement, si j'ai toutes les garanties sur ma sécurité, publier le traité sur la perspective. Mais en ce qui concerne le concours, il est hors de question que j'y participe. J'estime que votre agression de cette nuit me délivre de tous mes engagements à cet égard.

CIACCHERI - Super. On s'amuse bien à la corporation.

RINALDI - T'as pas tout vu encore! Attends cinq minutes.(*A part à Bruni.*)T'as un problème?

BRUNI - Alberti nous lâche. Il ne veut plus participer au concours.

RINALDO - J'en étais sûr. Il sait où sont les plans?

BRUNI - Il prétend que non. Au moins, il peut nous donner la perspective.

RINALDO - Conneries! Je suis sûr qu'il se dégonfle parce qu'il est incapable de refaire les plans. J'en mettrais ma main à couper.

BRUNI - Il faut absolument qu'on le fasse changer d'avis.

RINALDO - Laisse-le tomber, je te dis. C'est un tocard. Pourquoi tu prends pas Ciaccheri? Il pourrait très bien faire l'affaire pour le concours.

BRUNI - Ciaccheri! Mais il n'existe pas! Ce n'est qu'un menuisier. Jamais il n'arrivera à faire croire à quelqu'un qu'il est plus capable que Brunelleschi. Avec lui comme candidat on aura tous l'air ridicules!

RINALDO - Réfléchis un peu. Si l'autre trou-du-cul ne veut plus y aller, il te faudra bien un candidat.

BRUNI - Et Michelozzo? Après tout, ce serait normal. Il est l'architecte de Médicis, oui ou non?

RINALDO - Je le connais. C'est un pote à Brunelleschi, il voudra jamais. Au moins avec Ciaccheri on aurait une belle maquette pour le concours, ça pourrait faire impression.

BRUNI - Faire une maquette, c'est bien beau, mais encore faut-il être capable de la monter, cette lanterne. Je te signale que si tout s'écroule, on saute avec.

RINALDO - Justement, j'ai pensé au problème. Imagine que l'on mette des hommes à nous dans le jury - des types qui s'y connaissent comme da Prato ou Toscanelli. Il nous suffira de lui demander des détails et c'est bien le diable si tous ensemble on n'arrive pas à la comprendre sa géométrie!

BRUNI - Quand Médicis va apprendre ça, je sens qu'il ne va pas être content.

RINALDO - Alors t'es d'accord?

BRUNI - Disons que pour l'instant, je n'exclus rien.

RINALDO (*à Ciaccheri*) - Vois-tu mon garçon, je crois que ton avenir vient de prendre un sérieux coup de pouce!

CIACCHERI - Il y a quelque chose qui ne va pas? Vous avez l'air d'avoir des problèmes.

RINALDO - Écoute. (*Lui chuchote quelque chose à l'oreille.*)

CIACCHERI - Moi? Vous croyez que c'est possible?

RINALDO - Mais attention! Motus et bouche cousue!

BRUNI - Alberti, tu nous déçois beaucoup tu sais. Mais il ne m'appartient pas de juger de ton sort. En conséquence, je te conseille de te tenir à carreau. Mais que les choses soient bien claires entre nous: le moindre signe d'hostilité de ta part et tu signes ton arrêt de mort.

ALBERTI - Je veux parler à Médicis.

BRUNI - A ta place, je ne serais pas trop pressé de le voir.

CIACCHERI - Monsieur Brunelleschi ne sera pas content.

RINALDO - On se passera de son avis.

BRUNI - Rinaldo! Si Niccolini arrive, je ne veux pas qu'il te voie ici.

RINALDO - J'ai un candidat!

BRUNI - Je m'en charge. Quant à toi, prends quelques hommes avec toi et vas chez Brunelleschi. Je veux que l'on mette la main sur ces plans.

RINALDO - Pour l'autre girouette, qu'est-ce qu'on fait?

BRUNI - On verra ce que Médicis décidera. Tu me préviens dès que tu les a trouvés.

RINALDO - Hasta luego, amigo! Et Ciaccheri, souviens-toi de ce que je t'ai dit: c'est maintenant ou jamais!

Rinaldo sort.

BRUNI - Ne reste pas planté là! Allez, au boulot! C'est pas la fin du monde!

CIACCHERI - Oui monsieur Bruni.

BRUNI (*à Alberti*) - Bon. Quant à toi, pas de coup en douce.

Battista et Niccolini entrent.

NICCOLINI - Chancelier! Vous êtes là aussi! Quelle histoire! C'est à peine croyable.

BRUNI - On m'a informé des événements.

NICCOLINI - Alors Alberti? Vous dites que Brunelleschi a été enlevé?

ALBERTI - J'ai constaté qu'il avait disparu.

BRUNI - Il a été arrêté en quelque sorte.

ALBERTI - C'est ça, en quelque sorte.

BATTISTA - Arrêté! Mais tout à l'heure vous avez dit que vous aviez été assommé par des hommes en cagoule et que Filippo avait été enlevé.

ALBERTI - Arrestation, enlèvement, quelle importance? Le fait est que Brunelleschi a disparu.

NICCOLINI - Qui pourrait bien avoir intérêt à s'en prendre à Filippo?

BRUNI - Si j'en crois la rumeur, Brunelleschi aurait été arrêté par le peuple et ne sera relâché que si la Seigneurie accepte de rétablir le tirage au sort.

NICCOLINI - Encore le peuple! Mais il ne peut pas se tenir tranquille à la fin?

BATTISTA - C'est du chantage! Ils ont pris Filippo en otage.

NICCOLINI - Mais pourquoi Filippo? Je croyais que tout le monde l'aimait bien à Florence.

BRUNI - On lui reprocherait son comportement égoïste et individualiste, qui est considéré comme une atteinte aux valeurs traditionnelles de cette ville. De plus, la corporation lui reprocherait de ne pas avoir payé sa cotisation annuelle comme stipulé dans le règlement que Brunelleschi avait accepté par ailleurs.

BATTISTA - Mais il en a été exempté par la fabrique il y a des années de cela!

BRUNI - Tout s'explique: il doit représenter à leurs yeux l'exemple-type de celui qui profite des privilèges et qui ne se soucie guère des intérêts des plus démunis.

NICCOLINI - Ils ont perdu la raison!

BATTISTA - Il faut que les fabriens exigent sa libération! Qu'ils fassent appel au Capitaine du Peuple et qu'on arrête les consuls de la corporation!

NICCOLINI - Tu as raison Battista, ne perdons pas de temps.

BRUNI - Attendez! Surtout pas de précipitation! Si on agit trop brutalement, on risque de heurter la population. Ça pourrait déclencher des émeutes, ça finirait en bain de sang. Non, non, il faut examiner la situation avec sang-froid.

NICCOLINI - C'est juste, monsieur Bruni n'a pas tort. La situation peut être délicate après tout...

BATTISTA - Mais c'est la vie de Filippo qui est en jeu!

NICCOLINI - D'un autre côté on ne peut pas l'abandonner...

BRUNI - C'est toujours plus facile de parler quand on n'a rien à perdre. Mais si on provoque une émeute, ça peut signifier des maisons incendiées, des ateliers détruits... La ruine pour beaucoup de familles...

NICCOLINI - Les émeutes, c'est toujours terrible.

BATTISTA - Si les fabriens n'exigent pas sa libération dès aujourd'hui, alors tout le monde pensera que les marchands ont peur. Ce sera la porte ouverte à toutes les exigences. Vous ne contrôlerez plus rien. Ce sera l'anarchie!

NICCOLINI - C'est sûr! C'est une question d'autorité! Il faut agir!

BRUNI (*prenant Niccolini à part*) - La situation est grave, complexe. Ne vous laissez pas entraîner dans une affaire où vous seriez le seul à payer les pots cassés. Donnez-vous un peu de temps, vous n'avez pas encore tous les éléments pour agir.

NICCOLINI - Sans doute, mais l'autorité de la Fabrique et de l'Art de la Laine est engagée dans cette affaire.

BRUNI - Je suis sûr que nous trouverons une solution, mais en attendant il serait bon que monsieur Battista s'occupe de son travail. Cela serait profitable et pour nous et pour lui.

NICCOLINI - Mais Battista a raison. Si on n'agit pas dès maintenant, il sera peut-être trop tard.

BRUNI - Très bien. On peut dès aujourd'hui inscrire une protestation sur le registre de la fabrique. Comme ça l'honneur de la fabrique sera sauf. Mais je vous en supplie, éloignez Battista avant qu'il ne provoque l'irréparable.

NICCOLINI - Comment voulez-vous que je m'y prenne moi? Ce que vous me demandez-là est délicat.

BRUNI - Un peu d'imagination! Montrez-nous que vous êtes à la hauteur de la situation.

NICCOLINI - On pourrait l'envoyer chercher du marbre à la carrière! Depuis le temps qu'il m'en réclame...

BRUNI - Excellent. Je suis sûr que vous lui rendez service. (*Fort*) C'est entendu, nous allons prévenir qui de droit pour obtenir la libération de Brunelleschi et nous inscrirons cette démarche sur le registre de la fabrique. (*A Battista*) J'espère que vous serez satisfait?

BATTISTA - Je sors le registre.

NICCOLINI - Au fait, Battista! Pendant que j'y pense, on m'a chargé de vous dire que l'argent que vous demandiez pour le marbre est disponible. Vous pourriez passer le prendre à l'administration.

BATTISTA - J'irai tout à l'heure.

BRUNI - Et pourquoi pas tout de suite?

BATTISTA - Qui va remplir le registre?

BRUNI - Monsieur Alberti me semble tout désigné pour remplir cet office.

ALBERTI - Moi?

BRUNI - Puisque nous l'avons nous-même recommandé comme secrétaire au pape, il est bien normal que l'on puisse de temps en temps utiliser ses talents.

BATTISTA - Mais il n'est pas de la fabrique! Il n'est pas dans les convenances qu'un étranger tienne le registre.

BRUNI - Vous commencez à nous exaspérer, monsieur Battista. N'oubliez pas que vous n'êtes qu'un employé, alors avant de donner des leçons commencez par obéir!

NICCOLINI - Ecoutez Battista, faites ce que l'on vous dit...

BATTISTA - On ne peut pas laisser Filippo comme ça!

NICCOLINI - Laisse-moi un peu de temps. Il faut que je sache où on en est. Après on agira, je te le promets. Crois-tu vraiment que j'abandonnerais Filippo? Allons! sois raisonnable.

BATTISTA - J'y vais, mais je compte sur vous.

BRUNI - Battista, pourriez-vous nous laisser vos clefs s'il vous plaît? Vous risquez d'être absent pour un moment. Il serait préférable que nous puissions en disposer.

Battista se tourne vers Niccolini. Le consul acquiesce. Battista va les remettre à Ciaccheri.

BATTISTA - Tiens. Je te les confie. Fais-en bon usage.

Battista sort.

ALBERTI - Qu'est-ce que j'inscris?

NICCOLINI - "20 août 1434. Les Fabriciens de la Cathédrale, considérant que les consuls de la corporation des maçons et menuisiers de la ville de Florence ont fait enlever..."

BRUNI - "Emprisonner"

NICCOLINI - "...on fait emprisonner Filippo pour... "

BRUNI - "Pour n'avoir pas accompli une formalité exigée par les statuts de leur société..."

NICCOLINI - "Considérant qu'ils ont fait emprisonner Filippo injustement et indûment sous prétexte qu'il avait projeté et construit la grande coupole et n'avait pas payé sa cotisation annuelle à la corporation, en déconsidérant et en bafouant par là leur autorité, et considérant qu'ils l'ont fait pour que leur autorité ne soit plus raillée, ont décidé de prier le Capitaine du Peuple..."

BRUNI - Non. Pas ça.

NICCOLINI - Il faut bien que l'on prévienne l'autorité compétente!

BRUNI (*relisant*) - Déconsidérant... bafouant par-là... considérant... Oui, donc: "ont décidé que l'Intendant, l'Inspecteur et le Notaire de la Fabrique de la Cathédrale..."

NICCOLINI - Mais! le notaire de la fabrique...

BRUNI - "...veillent à ce que les consuls de la corporation soient arrêtés le plus tôt possible et mis sous la surveillance d'un des magistrats de Florence, à la demande instante des Fabriciens, et que les consuls ne soient pas relâchés avant qu'ils n'aient relâché Filippo."

NICCOLINI - Mais, enfin, personne ne prendra cette disposition au sérieux!

BRUNI - Pensez aux émeutes, Niccolini! Un peuple en révolte qui revendique ses droits, c'est terrifiant.

NICCOLINI - Mais on ne va pas se laisser dicter notre conduite par les petites gens tout de même! Ce sont des enfants, ils sont irresponsables!

BRUNI - Merci, monsieur Alberti. Vous pouvez disposer. Et faites mes amitiés au pape.

ALBERTI – Messieurs.

Alberti sort.

BRUNI - Vos propos prouvent à quel point vous n'avez pas pris la mesure de la situation.

NICCOLINI - Mais on leur fait dire ce qu'on veut à ces gens-là! Je suis sûr que si vous leur demandez leur opinion, ils ne la savent même pas eux-mêmes.

BRUNI - Ils veulent le retour du tirage au sort pour les prochaines élections.

NICCOLINI - Mais les élections sont dans dix jours, c'est trop tard! Et même si on décide de rétablir le tirage au sort, qu'est-ce qui nous garantit qu'ils ne vont pas en profiter pour rappeler Médicis? Non, ce n'est pas possible!

BRUNI - Il y bien une autre solution...

NICCOLINI - Laquelle? Je vous écoute.

BRUNI - Donnez au pape l'argent qu'il vous réclame. Si on fait la guerre, le peuple sera occupé, il oubliera vite les élections.

NICCOLINI - Oui, mais si on on la perd cette guerre, on sera ruiné et Médicis aura beau jeu de revenir à Florence. Non, non, tout ça ne me plaît pas. Je vais faire prévenir la garde, et on verra bien qui commande ici!

BRUNI - Je vous rappelle que Filippo est entre leurs mains. Ils seraient bien capables de le supprimer s'ils se sentaient menacés.

NICCOLINI - Quand l'intérêt supérieur de la cité est en jeu, il faut parfois avoir le sens du sacrifice.

BRUNI - Giovanni - vous permettez que je vous appelle Giovanni?- vous redoutez à ce point le retour de Médicis?

NICCOLINI - Vous en avez de bonnes! C'est notre pire ennemi. S'il revient à Florence, c'est l'exil à coup sûr. A tout prendre, je préfère encore les émeutes.

BRUNI - Pourtant, imaginez un instant qu'il puisse revenir et qu'il vous accorde son amitié. Dans ce cas son retour serait tout bénéfique pour vous.

NICCOLINI - Je ne vois pas en quoi.

BRUNI - Tout le monde sait que vous êtes associé aux Albizzi dans de nombreuses affaires. Si Médicis revient, les Albizzi seront immanquablement exilés. Et dans ce cas, qui serait le mieux placé pour reprendre leurs entreprises sinon ceux-là même qui sont déjà partie prenante dans leurs affaires? En peu de temps, vous pourriez tripler votre fortune.

NICCOLINI - Si je vous ai bien compris, vous me demandez de trahir une famille qui est alliée à la mienne depuis des générations?

BRUNI - Que vous y participiez ou non, le retour de Médicis est inévitable. Ce que je vous propose, c'est une chance de vous en sortir. Albizzi s'est conduit comme si la ville lui appartenait. Pourquoi accepter de payer à sa place? Ce ne serait pas juste.

NICCOLINI - Tout ça ne sont que des hypothèses. Qu'est-ce qui me prouve que Médicis sera prêt à faire ce que vous me dites?

BRUNI - Si vous acceptez, d'autres que moi pourront vous le confirmer. Nous serions même prêts à signer un accord si vous le désiriez.

NICCOLINI - Albizzi n'acceptera jamais de rétablir le tirage au sort.

BRUNI - Alors convainquez-le de financer la guerre.

NICCOLINI - Et si on la gagnait cette guerre, on aurait l'air malin.

BRUNI - De ce côté, vous pouvez être tranquille. Médicis a un don pour séduire n'importe quel capitaine de n'importe quelle armée.

NICCOLINI - Je savais bien que ce n'était pas normal que l'on ne gagne jamais une guerre dans ce pays! Seulement ce n'est pas dit qu'il m'écoute. Vous l'avez dit vous-même: depuis un certain temps, c'est un vrai despote.

BRUNI - N'oubliez pas qu'il en va de la vie de Filippo...

NICCOLINI - Si c'est pour sauver la vie de Filippo, évidemment... Mais attention! Pas un mot à qui que ce soit!

BRUNI - N'ayez crainte.

NICCOLINI - Et je veux un papier signé de sa main.

BRUNI - Nous viendrons vous l'apporter à domicile.

NICCOLINI - S'il y a des fuites, je nierais tout en bloc.

BRUNI - Nous serons muets comme des tombes.

NICCOLINI - Je ne suis pas sûr d'apprécier votre humour. Enfin, les dés sont jetés...

Niccolini sort.

BRUNI - Eh bien! les choses ont l'air de prendre bonne allure. Qu'en penses-tu Ciaccheri?

CIACCHERI - Il semblerait, monsieur Bruni.

BRUNI - Bien entendu, je compte sur ta discrétion. Maintenant tu fais un peu partie des nôtres. Tu ne dis rien. Tu verras, c'est plutôt agréable. Tu n'auras pas à t'en plaindre. Je ne te l'ai pas dit, j'ai trouvé ton travail sur la maquette remarquable. Un tel talent mérite sûrement meilleure récompense. Avec une petite prise en main on pourrait peut-être faire de toi un chef de chantier, va savoir... Tu portes déjà les clefs, c'est un signe.

Rinaldo entre.

BRUNI - Alors?

RINALDO - Rien.

BRUNI - Vous avez fouillé partout?

RINALDO - On a tout passé au peigne fin, on n'a rien trouvé. C'est peut-être sur le chantier?

BRUNI - C'est pas le moment. Les fabriciens ont exigé ton arrestation - rassure-toi, ce n'est qu'une formalité. Niccolini a retourné sa veste. Je crois qu'on les tient cette fois.

RINALDO - Et pour les plans, qu'est-ce qu'on fait?

BRUNI - On reviendra fouiller le chantier cette nuit.

RINALDO - Comment on va faire? On n'a pas les clefs.

BRUNI - Mais notre ami Ciaccheri les a. Il va se faire un plaisir de nous ouvrir la porte. Pas vrai, Ciaccheri?

CIACCHERI - C'est vous qui décidez, monsieur Bruni.

RINALDO - Bravo Ciaccheri! Bienvenue au club. J'ai toujours su qu'on pouvait compter sur toi.

BRUNI - Oui, et bien on se congratulera quand tout sera fini. Pour l'instant on a encore du boulot. On se retrouve devant la cathédrale à minuit sans faute.

RINALDO - A minuit!

CIACCHERI - Sans faute.

sixième tableau

Minuit. Bruni et Rinaldo suivis de Ciaccheri entrent sur le chantier.

BRUNI - Chut! Vous voulez réveiller tout le monde?

RINALDO - Chut! Chut!

CIACCHERI - Mais je ne fais pas de bruit...

RINALDO - Chut, on te dit! T'as entendu: on va réveiller les braves gens.

BRUNI - Tâchez de trouver ces plans au lieu de faire les imbéciles.

CIACCHERI - Mais c'est pas vrai... C'est Rinaldo, il n'arrête pas de...

RINALDO – Aïe!

BRUNI – Chut!

RINALDO - Ouh! la! la!... Saloperie de truc! On n'y voit rien dans ce bordel.

BRUNI - Un peu de tenue enfin!

Rinaldo et Bruni se mettent à fouiller. Ciaccheri reste près de la porte avec la lampe.

RINALDO - Qu'est-ce que tu fais là? Tu vas pas rester planté là quand même! Tu te prends pour le veilleur de nuit peut-être?

CIACCHERI - Je fais le guet au cas où quelqu'un arriverait.

RINALDO - Il fait le guet! T'as qu'à donner l'heure aussi, pendant que tu y es. Allez, ramène tes fesses!

BRUNI - Peut-être que notre jeune ami répugne à ce genre de travail. Il pense peut-être que ce n'est pas digne de lui.

RINALDO - T'entends, Ciaccheri? Qu'est-ce que t'en dis? Hein? Je ne t'entends pas.

CIACCHERI - On m'a dit de pas faire de bruit. Faudrait savoir.

BRUNI - Laisse, Rinaldo. Monsieur Ciaccheri est un être sensible. Bien sûr, si c'est les autres qui se chargent du sale boulot, qu'on évite de le mettre au courant de préférence, il veut bien tout ce que l'on veut, et surtout faire une belle carrière.

RINALDO - Allez, Ciaccheri! Dis-nous que t'es pas une couille molle comme l'autre Alberti avec ses airs de gonzesse.

CIACCHERI - J'ai pas peur de mettre la main à la pâte. *(Il commence à fouiller.)*

RINALDO - Il a pas peur de mettre la main à la pâte! Voilà qu'il se prend pour un boulanger maintenant! Il est-y pas mignon! On dirait un puceau devant sa première vierge. A l'allure où tu t'excites mon garçon, tu vas pas lui faire grand mal.

BRUNI - Ciaccheri. Donne-moi la clef de la malle.

CIACCHERI - Elle n'est pas sur le trousseau. Seule monsieur Brunelleschi en a une.

BRUNI – Intéressant...

RINALDO - Je vais lui faire voir au garçon comment on fait sauter les serrures.

BRUNI - Laisse faire plutôt notre ami Ciaccheri, qu'il apprenne lui aussi. Il faut bien commencer à lui faire son éducation. Vas-y Ciaccheri.

Ciaccheri prend une barre de fer et fait sauter le cadenas.

RINALDO - A la bonne heure!

Bruni et Rinaldo sortent tout ce qui se trouve dans la malle.

BRUNI - C'est pas possible! Il a bien dû les mettre quelque part!

RINALDO - Il se méfiait de tout le monde. Il aurait très bien pu faire une cache tout exprès.

CIACCHERI - Il les a peut-être confiés à son fils.

BRUNI - Son fils! C'est pas bête, s'il se doutait de quelque chose... Il faut mettre la main dessus.

RINALDO - On l'a déjà cherché mais l'oiseau a filé. On a dû le prévenir, ça ne m'étonnerait pas que ce soit un coup du philosophe de service.

BRUNI – Alberti?

RINALDO - On devrait l'interroger. Il ne me faudrait pas longtemps pour lui faire déballer sa marchandise à celui-là.

BRUNI - On ne touche pas à Alberti. Ordre d'en haut!

RINALDO - Je me demande bien ce qu'ils peuvent lui trouver.

CIACCHERI - Ils s'intéressent peut-être à la peinture.

RINALDO - La peinture, c'est bien un truc de gonzesse, ça!

BRUNI - Arrêtez de bavasser, et trouvez-moi ces plans.

RINALDO - Allez, foutez-moi tout ça en l'air! (*Il renverse le pupitre.*) Et patatras!

BRUNI - Mais sans les plans, c'est foutu, on n'y arrivera pas!

RINALDO - Mais pourquoi tu te fais de la bile! On la fera, ta lanterne! Faudrait pas croire qu'on a attendu M^ossieur Brunelleschi pour commencer à faire des cathédrales, tout de même. Pas vrai, Ciaccheri?

CIACCHERI - C'est pas parce qu'on sait faire des tableaux qu'on est capable de faire des plans d'architecture.

BRUNI - Voilà que notre menuisier se met à réfléchir maintenant.

CIACCHERI - C'est monsieur Brunelleschi lui-même qui l'a dit!

RINALDO - J'ai trouvé!

BRUNI - Quoi?

RINALDO - De quoi nous donner du courage! (*Il sort une cruche de vin.*)

BRUNI - C'est malin! Comme si c'était le moment!

RINALDO - Il y en a qui donneraient leur fortune pour ce délicieux nectar!

BRUNI - Les ivrognes.

RINALDO - Il faut bien fêter le dépuclage du petit. On va trinquer à ta fulgurante carrière!

CIACCHERI - C'est le vin de monsieur Brunelleschi.

RINALDO - Il n'en est que meilleur. Et, va savoir, il nous révélera peut-être ses secrets. Trinque-là, mon gars!

BRUNI - Tu ferais bien de boire un peu moins.

RINALDO - N'écoute pas ce grincheux. Il n'y a que l'argent qui l'intéresse. Il ne sait pas profiter de la vie.

BRUNI - Et tu appelles ça profiter de la vie... Continue comme ça, et on va te retrouver dans le caniveau.

RINALDO - C'est ça... T'as pas de cœur de toutes façons, M^ossieur le Chancelier. Tu joues les grands seigneurs, mais t'es comme tout le monde, à la botte de Médicis.

BRUNI - Moi, je suis réaliste au moins. J'ai pas besoin de me saouler pour fuir mes responsabilités.

RINALDO - Il tuerait sa mère pour de l'argent. Il est froid comme un serpent.

BRUNI - Bon, ça suffit. Tu vas finir par dépasser les bornes.

RINALDO - Encore un petit verre, petit. L'écoute pas. Il est furieux parce qu'il n'a pas trouvé les plans, c'est tout.

CIACCHERI - Qu'est-ce que vous allez faire de Brunelleschi?

RINALDO - Il est coriace le vieux. On devrait le zigouiller, et l'Alberti avec.

BRUNI - C'est pas à toi d'en décider.

RINALDO - Ils ont vu mon visage!

BRUNI - On en a déjà discuté.

RINALDO - Oui! C'est facile pour toi, c'est pas toi qui risques la corde!

BRUNI - Tu fais ce qu'on te dit et il ne t'arrivera rien. Et arrête de boire! Tu parles trop; on s'en va.

RINALDO - Déjà? On commençait à peine à s'amuser.

BRUNI - Fais pas d'histoires.

RINALDO - Bon, ça va, ça va... Quel bordel ce chantier! Brunelleschi, ton chantier c'est une vraie porcherie!

CIACCHERI - Je reste encore un peu.

BRUNI - A ta guise. Après tout, tu es un peu chez toi maintenant.

Bruni sort.

RINALDO - Salut, compagnon! Fais de beaux rêves! (*Sort puis revient.*) Et laisse-en pour les copains! Ha! Ha!

BRUNI (*de dehors*) – Rinaldo!

RINALDO - J'arrive, j'arrive.

Rinaldo sort. Ciaccheri se retrouve seul. Il contemple le désordre. Il va s'asseoir, se sert un verre, le boit. Se ressert. S'essuie la bouche du revers de la manche.

CIACCHERI - Chef de chantier... (*Monte sur la table.*) C'est moi le nouveau chef de chantier! Et si quelqu'un n'est pas d'accord... (*Silence.*) Quoi! quoi! quoi! Vous avez les chocottes? Vous êtes tout petits, tout légers... si fragiles... Eh bien! tenez-vous à carreau parce que vous faites pas le poids tous autant que vous êtes! Allez! au boulot, tas de fainéants! Je veux que tout soit nickel à mon retour! Je dois régler quelques questions de la plus haute importance avec Cosme de Médicis. Je serai de retour dans une heure. (*Ciaccheri descend de la table, rate le banc, se casse la figure.*) Arrh! chiotte de chiotte! Tout ça c'est de ta faute, Brunelleschi. C'est moi qui devais savoir! C'était moi ton apprenti. Où tu es maintenant avec ta science et tes beaux discours? Au fond du trou! Qu'est-ce qu'il a de plus que moi? Il fait des manières. Sous prétexte qu'il a fait des études, il croit pouvoir tout diriger. Mais c'est pas Masaccio lui non plus, hein? Évidemment, si ça avait été Masaccio, le grand Masaccio, le bon Masaccio... Lui, il était bien, lui, il était intelligent. Il comprenait tout dans sa petite tête; ça allait vite là-dedans. Mais il est mort Masaccio! Et moi j'étais vivant. (*Silence.*) Tu vaux pas mieux que tous les autres. J'ai cru en toi, et tu m'as abandonné.

septième tableau

Lundi 30 août. Niccolini, Alberti, Ciaccheri. Niccolini, très nerveux, marche de long en large.

ALBERTI - Après tout, ne devrions-nous pas nous réjouir? Ne sommes-nous pas les acteurs d'un drame qui restera à jamais inscrit dans le grand livre de l'histoire? (*Niccolini va et vient. Ciaccheri ne dit rien.*) Nous vivons l'histoire, nous sommes l'histoire. Le banquet est dressé, la coupole est achevée, Filippo est libéré..

NICCOLINI - ...et vous nous cassez les pieds!

ALBERTI - Soyons des aigles, mes amis. Sachons prendre de la hauteur. Regardez comme tout semble dérisoire quand on domine la vallée. Tous ces êtres qui s'agitent, toutes ces allées et venues, toutes ces joies, toutes ces larmes! Rien que l'œil de l'aigle n'ait déjà vu dans le grand livre des jours.

NICCOLINI - Si on pouvait changer de chapitre...

CIACCHERI - L'année dernière, j'ai vu un aigle attaquer un agneau. Il s'est jeté sur lui et l'a agrippé avec ses serres acérées et il a commencé à s'élever... Mais il avait dû avoir les yeux plus gros que le ventre, il a été obligé de le relâcher. L'agneau est tombé comme une pierre et il s'est éclaté contre les rochers: ça a fait un gros "splaff" - une vraie bouillie.

NICCOLINI - Arrêtez, c'est horrible! La pauvre bête! Quand je pense que chaque année j'en perds au moins trois dans les mêmes conditions... L'aigle est un animal nuisible. Il se nourrit sur le dos des autres.

CIACCHERI - Les rapaces n'ont jamais rien apporté de bon à Florence.

NICCOLINI - Ciaccheri a raison. Il faut avoir du respect pour les moutons, ils nous font vivre. Faudrait pas l'oublier.

Niccolini reprend son va-et-vient.

ALBERTI - Monsieur Ciaccheri semble très au fait dès qu'on aborde la vie des bêtes.

NICCOLINI - Je le connais, il serait capable de tout.

ALBERTI - On ne peut pas lutter contre l'histoire, il le sait bien.

NICCOLINI - Ça prouve à quel point vous le connaissez mal. C'est une vraie tête de mule! Il pourrait aller se mettre je ne sais quelle idée dans la tête.

ALBERTI - Il ne tentera rien, j'en suis sûr. C'est un homme de l'esprit. Il est comme moi. Il a la violence en horreur.

NICCOLINI - J'aimerais bien vous croire.

Bruni entre.

NICCOLINI - Ah, Chancelier! Je suis content de vous voir! Quelles sont les nouvelles?

BRUNI - Tout va pour le mieux.

NICCOLINI - Vous êtes sûr?

BRUNI - Permettez-moi de vous servir un verre, Niccolini. Rien de tel qu'un petit remontant pour se remettre d'aplomb.

NICCOLINI - Je veux bien merci. J'avoue que toutes ces incertitudes finissent par me ronger les nerfs, ça me fait des douleurs à l'estomac.

BRUNI - Détendez-vous. Tenez, buvez... et respirez fort... Voilà! ça va mieux?

NICCOLINI - Donnez-m'en un autre.

BRUNI - Tenez.

NICCOLINI - Était-ce vraiment nécessaire de le libérer aujourd'hui?

BRUNI - Le jour où on fête la fin des travaux de la coupole, ça paraissait difficile de faire autrement.

NICCOLINI - On aurait dû annuler la fête.

BRUNI - Et risquer d'alerter les Albizzi? Non, tout se passera bien, vous verrez.

NICCOLINI - Mais il pourrait alerter l'opinion publique, soulever le peuple.

BRUNI - Mais c'est nous le peuple, l'avez-vous déjà oublié? Regardez! (*Il prend Ciaccheri par l'épaule.*) Qu'est-ce que vous voyez là? Hier encore cet homme n'était pour vous que quantité négligeable, un simple menuisier! Mais aujourd'hui, il est votre meilleur atout! C'est pour faire triompher ses droits que vous vous élevez contre la tyrannie. Et c'est pour l'intérêt du peuple tout entier que demain vous exigerez le retour de Médicis.

NICCOLINI - Soit! soit! Mais depuis que vous l'avez mis en prison vous en avez fait un vrai martyr.

BRUNI - Aujourd'hui nous célébrons notre victoire. Le tirage au sort a été rétabli. La Seigneurie qui siègera demain au palais nous est d'ores et déjà acquise. Le retour de Médicis n'est plus qu'une question de jours.

NICCOLINI - Et s'il allait prévenir les Albizzi?

BRUNI - Pour lui dire quoi?

NICCOLINI - Je ne sais pas moi...

BRUNI - Que Florence a perdu la guerre, que nous sommes ruinés, qu'il est désolé que Albizzi n'ait plus un sou en poche? Non, croyez-moi, Brunelleschi ne peut plus nous nuire! A moins bien entendu qu'il n'ait en sa possession le million de florins nécessaire à éponger les dettes de cette ville - mais ça, j'en doute fort.

NICCOLINI - Et les partisans d'Albizzi? Ils sont encore nombreux en ville; ça pourrait tourner au carnage.

BRUNI - C'est bien pour cela que nous attendrons bien sagement le retour de nos troupes avant d'engager quoi que ce soit.

NICCOLINI - Si seulement je pouvais être plus vieux de quelques jours...

BRUNI - Si nous savons garder notre calme, nous ramasserons la mise sans coup férir.

NICCOLINI - Et le pape? Vous avez pensé au pape? Après tout, Albizzi lui a donné ce qu'il désirait. Il pourrait se sentir son obligé.

BRUNI - Giovanni!... Le pape est comme nous tous: il a un cruel besoin d'argent. Et ce n'est plus Albizzi qui pourra lui en fournir. L'argent, Giovanni! L'argent! Nous n'aurons jamais d'allié plus efficace dans cette affaire.

NICCOLINI - Il est rassurant de pouvoir se dire qu'on a à ses côtés un allié si persuasif.

Battista entre.

NICCOLINI - Battista! mon ami! Comment allez-vous?

BATTISTA - On fait aller.

NICCOLINI - Et Filippo? Comment va Filippo? Si vous saviez à quel point nous sommes soulagés! (*Vers Bruni.*) Avoir osé emprisonner Filippo! Les gens ne sont pas raisonnables!

ALBERTI - A-t-il dit quelque chose à mon sujet?

NICCOLINI - Était-il en colère? A-t-il cité des noms?

ALBERTI - Ces jours d'épreuves ont dû être terribles! A-t-il maigri?

BRUNI - Ciaccheri, tu me feras penser à te donner l'adresse de mon tailleur.

CIACCHERI - Pourquoi? Il y a quelque chose qui cloche?

NICCOLINI - J'espère que vous lui avez bien dit que nous avons été intraitables.

ALBERTI - A-t-il bien reçu mon colis? J'avais mis quelques olives... les vertes, je sais qu'il les préfère.

BRUNI - Il est grand temps qu'on s'occupe de toi.

NICCOLINI - Mais parlez mon ami!

BATTISTA - Encore faudrait-il qu'on m'en laisse le temps!

ALBERTI - Maîtrisons-nous, vous avez raison.

BATTISTA - Il n'a dit qu'une chose.

NICCOLINI - Ah!

ALBERTI - Oui?

BATTISTA (*après un silence*) - Il a demandé ce que l'on avait préparé pour le banquet.

NICCOLINI - C'est tout?

CIACCHERI - Des macaronis.

ALBERTI - Des macaronis pour la coupole de Filippo! Vous ne vous êtes pas cassé la tête!

BRUNI - Je vous rappelle que Florence est en faillite, et comme vous aimez à le répéter, il est de notre devoir de montrer l'exemple.

ALBERTI - Excusez-moi, j'admets que votre conception du devoir m'a toujours quelque peu déconcerté.

CIACCHERI - Monsieur Alberti préfère planer au-dessus des vallées.

NICCOLINI - Et puis, nous venons de gagner la guerre - enfin, je veux dire... de perdre la guerre. Le peuple ne comprendrait pas.

Brunelleschi entre.

NICCOLINI - Filippo! mon ami! Enfin de retour!

Applaudissements.

ALBERTI - Venez vous asseoir.

BATTISTA - Soyez gentils, laissez-le respirer!

NICCOLINI - Battista a raison. Faites place à Filippo! (*Ils se mettent à table.*) Messieurs, puisque nous sommes enfin tous réunis, je tenais à dire au nom de la fabrique, en mon nom propre, et aussi au nom de l'Art de la Laine, notre satisfaction de te voir parmi nous Filippo! (*Tous acquiescent.*) Je sais que tu viens de traverser des moments difficiles, que notre ville toute entière traverse une période douloureuse de son histoire. Mais cependant, j'ai fait le rêve que demain, tous ensemble, unis, repartant sur de nouvelles bases, nous pourrions élever un monde plus juste, plus fraternel, où chacun d'entre nous trouverait sa place, celle qu'il mérite. Et je sens mes amis que la fin des travaux marque un nouveau départ. Alors, je vous en prie, laissons là nos querelles, tournons-nous vers l'avenir, retroussons nos manches, et répondons présents aux nouveaux chantiers qui nous attendent! Je lève mon verre à Filippo, à la fabrique et à nos espoirs pour demain!

BRUNI - Bravo, monsieur Niccolini! En tant que chancelier de Florence, je souscris à vos souhaits, et je ne doute plus qu'aujourd'hui nos espoirs pourront enfin devenir réalité. Certes, il y a cette humiliante défaite, provoquée sans doute par nos propres divisions, résultat d'une politique où nos objectifs n'ont jamais été clairement définis. Mais il y a aussi, et c'est pour moi le plus important, le rétablissement du tirage au sort. Je sais que cette nouvelle a suscité un formidable enthousiasme parmi le peuple. Enfin, tout redevient possible! Enfin, de nouveau maîtres de leur destin, les florentins pourront faire entendre leur voix! Ne les décevons pas, et sachons écouter ce qu'ils ont à nous dire. N'ayons plus peur du peuple! Je sais bien que dans le passé ce ne fut pas toujours facile, et qu'une certaine méfiance s'est instaurée. Mais aujourd'hui sachons tendre la main, et débarrassons-nous de nos craintes pour aller de l'avant. Levons nos verres à cette cathédrale et au peuple qui l'a bâtie!

NICCOLINI - Vive le peuple! Vive Florence!

ALBERTI - Chacun d'entre nous le pressent, ce jour n'est pas un jour comme les autres. L'immense coupole est terminée. Véritable miracle de la technologie, elle semble surgir d'un autre monde - un monde où aujourd'hui chacun d'entre nous est appelé à s'engager. Serons-nous à la hauteur? La question mérite d'être posée. Je m'interroge. Ce que je sais, ou ce que je crois deviner, c'est que la réponse à cette angoissante question paraît être inscrite dans ces murs. Filippo, j'aimerais te dédier ce poème. Je l'ai intitulé La Chambre Obscure.

Tant d'années que j'attendais ma fiancée
Une nuit d'été mes noces étaient annoncées
Mon coeur palpitait d'un doux plaisir
A l'idée de voir enfin son beau sourire
Tant d'années étaient passées avant ce jour

Que je m'étais mis à imaginer ses détours
Une porte entrouverte m'invitait à pénétrer
Dans une chambre mal éclairée je cherchais ma fiancée
Tant d'années que j'attendais ma fiancée
Et je trouvais osé qu'elle pense à se cacher
Je demandais à cette femme qu'elle aille la prévenir
Et je restais là en attendant qu'elle veuille bien venir
Tant d'années étaient passées avant ce jour
Que je ne pouvais me tromper sur mon amour
La servante aurait pu laisser les chandeliers au mur
Comment voulez-vous que je la reconnaisse dans cette chambre obscure?

NICCOLINI - Bravo! Bravo!

BRUNI - Monsieur Alberti nous surprendra toujours.

NICCOLINI - Allez Battista, faites-nous un petit discours.

BATTISTA - Je ne sais pas parler.

ALBERTI - Ne vous faites pas prier, Battista.

BRUNI - Battista, un discours!

TOUS - Battista, un discours! Battista, un discours!

BATTISTA - Bon, très bien, très bien!

TOUS – Ahh!

BATTISTA - Je lève mon verre à Filippo, le meilleur architecte de toute l'Italie!

TOUS – Ohh!

BATTISTA - Merci pour toutes ces merveilleuses années passées à tes côtés. Je lève mon verre à la coupole et à Sainte-Marie-de-la-Fleur, la plus belle des cathédrales qu'il ait été donné à un chef de chantier de construire.

TOUS - Bravo! Bravo!

BRUNI -A toi, Ciaccheri!

CIACCHERI – Moi?

NICCOLINI - Vous aussi, Ciaccheri, un discours!

BRUNI - Un discours! un discours!

TOUS - Un discours! un discours!

CIACCHERI (*se lève*) - Hum! hum! Je ne sais pas trop...

BRUNI - Allez, un petit effort!

CIACCHERI - Quand j'étais petit, on me disait que tous les garçons naissaient dans les choux. Seules les filles avaient le privilège de naître dans les roses. Grâce à monsieur Brunelleschi, cette injustice est réparée. Je lève mon verre à Sainte-Marie-de-la-Fleur!

BRUNI - Excellent, mon garçon! Un vrai poète, vous ne trouvez pas?

NICCOLINI - Le chancelier a raison. Notre jeunesse a du talent.

Tout le monde se tourne vers Brunelleschi. Il reste assis, mange ses macaronis.

BRUNI - Alors, monsieur l'architecte. Il ne reste plus que vous. Nous ferez-vous l'honneur d'un discours?

NICCOLINI - Un petit discours...

ALBERTI - Filippo, nous sommes prêts à vous entendre. Dites-nous ce que vous avez sur le cœur.

NICCOLINI - Allez, Pippo! C'est en l'honneur de la coupole! Pippo, un discours!

TOUS - Pippo, un discours! Pippo, un discours! Pippo, un discours!

BRUNI - Un peu de bonne volonté, Brunelleschi!

NICCOLINI - Pensez à tous ceux qui vous ont soutenu! Je peux vous le dire, en tant que consul de l'Art de la Laine j'ai reçu énormément de témoignages de sympathie à votre égard. Et en tant que fabriciens, nous avons exigé et obtenu votre libération. Nous avons même fait emprisonner le dénommé Rinaldo di Silvestro. Pas vrai, Chancelier?

BRUNI - C'est exact. Il ne devait être libéré qu'à la seule condition que vous soyez vous-même relâché.

BATTISTA - N'insistez pas, vous voyez bien qu'il est fatigué.

NICCOLINI - Mais enfin, tout de même! Après tout ce qu'on a fait pour lui!

BATTISTA - N'oubliez pas qu'il a été séquestré pendant dix jours.

ALBERTI - Messieurs, ce n'est pas si grave... Et les macaronis vont refroidir.

Ils se servent.

BRUNI - C'est des attitudes de ce type qui ont conduit Florence à la faillite.

BATTISTA - Je pourrais avoir les macaronis? Merci.

ALBERTI (*à Niccolini*) - Ils sont délicieux, vous ne trouvez pas?

NICCOLINI – Ouais.

ALBERTI - Je suis sûr que si on faisait une étude sur la qualité nutritive des macaronis, on serait étonné. Qu'en pensez-vous Battista?

BATTISTA - C'est sûr, ça tient au corps.

BRUNI - Bon, ce n'est pas que je m'ennuie, mais le devoir m'appelle. Messieurs, si vous permettez...

NICCOLINI (*se levant*) - Chancelier, vous partez déjà?

BRUNI - Ne bougez pas! Vous pouvez très bien rester. Les affaires d'état, vous savez ce que c'est, on n'a plus une seconde à soi.

Bruni sort.

NICCOLINI - Sacré Chancelier! Un homme très dévoué à la tâche! Très utile pour Florence... Ça me fait penser que j'ai moi-même une livraison à préparer, ça m'était complètement sorti de la tête, c'est idiot. Je ne voudrais pas paraître désagréable... Bien... Eh bien! nous nous reverrons demain. Demain, nous serons plus disponibles.

Niccolini sort.

ALBERTI - Vous a-t-on dit que j'ai renoncé à me présenter au concours? Grâce à vous, je les ai envoyés balader! Je leur ai dit que s'ils cherchaient quelqu'un pour la lanterne, eh bien! qu'ils s'adressent ailleurs. Battista Alberti n'est plus à vendre! (*Silence.*) Ils m'ont menacé, vous vous rendez compte? Moi, un Alberti! Mais s'ils s'imaginent qu'ils peuvent m'intimider, ils se trompent!

CIACCHERI (*se lève*) – Messieurs.

Il sort.

ALBERTI - Encore un peu de macaronis?

huitième tableau

21 août 1452.

ALBERTI (*de dehors*) - Ciaccheri! Ciaccheri!

Alberti entre.

ALBERTI - Où est-il, ce cloporte? Ciaccheri! Montre-toi, imposteur!

CIACCHERI (*d'en haut*) - Qui le demande?

ALBERTI (*lève la tête*) - Descends de la haut si t'es un homme!

CIACCHERI - J'ai pas que ça à faire! Y en a qui bossent ici.

ALBERTI (*à tue-tête*) - Ciaccheri est un imposteur! Ciaccheri est un lâche! Ciaccheri est une poule mouillée!

CIACCHERI - C'est bon. Je descends.

Alberti, toujours le regard fixé sur la lanterne, est ébloui par une lumière. Il se protège les yeux avec les mains.

ALBERTI - Qu'est-ce que c'est cette lumière? Qu'est-ce que vous fabriquez là-haut? Arrêtez, je n'y vois plus rien. (*Alberti ferme les yeux, attend une dizaine de secondes et les rouvre.*) Ah! (*Il est stupéfait: tout autour de lui des gens assis le regardent. La cathédrale dans laquelle il se trouvait a disparu. Alberti est comme paralysé au centre de ce qui ressemble à un théâtre en rond.*) Où suis-je? Qu'est-ce qui se passe? Et qui sont ces gens? (*Silence.*) C'est pas vrai! Je viens de mourir et je suis monté au ciel. (*Silence.*) Peuple de l'au-delà, êtes-vous là pour me juger? (*Silence.*) Êtes-vous morts ou vivants? Peut-être que je connais certains d'entre vous. (*Silence.*) J'ai toujours été sincère. Tout le monde pourra vous le dire en bas. Certes, je ne suis pas parfait, mais je n'ai jamais voulu faire de mal à personne.

Ciaccheri entre.

CIACCHERI - Qu'est-ce que tu me veux, Alberti?

ALBERTI - Ciaccheri! Mais qu'est-ce que tu fais là?

CIACCHERI - Quoi, qu'est-ce que je fais là? Je suis chef de chantier ici.

ALBERTI – Mais?

CIACCHERI - C'est moi le nouveau chef de chantier! Et si quelqu'un n'est pas d'accord...

ALBERTI - Mais enfin Ciaccheri, tu ne peux pas être là.

CIACCHERI - Quoi! quoi! quoi! T'as les chocottes?

ALBERTI - Mais tout autour de toi... Tu ne vois pas?

CIACCHERI - Qu'est-ce que tu me racontes? Tu voulais me parler, alors je t'écoute.

ALBERTI - Ciaccheri, tu ne vois pas ce que je vois?

CIACCHERI - Voir quoi? D'abord c'est tout vu. C'est moi le nouveau chef de chantier! C'est à moi que Médicis a donné la lanterne, et il n'y a pas à y revenir!

ALBERTI - Mais ce n'est pas de ça dont je te parle.

CIACCHERI - Ah bon!

ALBERTI - Je te parle de ... *(Il désigne les spectateurs, l'air de rien.)*

CIACCHERI - Tu me parles de...?

ALBERTI - De... *(Il désigne les spectateurs d'un mouvement de tête.)*

CIACCHERI *(refait le geste)* - T'es complètement tombé sur la tête mon pauvre gars.

ALBERTI - Mais enfin, tu ne vas pas me dire que tu ne vois pas tous ces gens, là, assis tout autour de nous!

CIACCHERI - Mais oui, c'est ça Alberti...

ALBERTI - Ah! Tu les vois!

CIACCHERI - Il n'y a pas de problème, tout va bien...

ALBERTI - Tu crois?

CIACCHERI - Puisque je te le dis... Au fait, t'es d'accord que c'est moi le chef de chantier?

ALBERTI - Quoi?

CIACCHERI - Je dis: ça ne te pose pas de problème que je sois le nouveau chef de chantier?

ALBERTI - Le chantier? Bien sûr! pas de problème!

CIACCHERI - Tu comprends, ça m'aurait embêté qu'on en vienne aux mains... Je préfère

comme ça. Et d'ailleurs, il est pas mauvais ton traité sur l'architecture... Tu m'écoutes?

ALBERTI (*ailleurs*) - Oui... oui... je t'écoute.

CIACCHERI - Remettre à jour l'œuvre d'un architecte romain tel que Vitruve, je trouve ça une excellente idée. Ça a beaucoup plu aux Médicis.

ALBERTI - Ça ne m'étonne pas. Ils n'y connaissent rien en architecture.

CIACCHERI - Enfin, je dis ça... Pas au point de te donner le chantier de la lanterne.

ALBERTI - Et c'est comme ça depuis toujours!

CIACCHERI - Remarque que pour moi qui ne suis pas un philosophe, je trouve que ça manque un peu de géométrie.

ALBERTI - Alors Filippo avait raison!

CIACCHERI - Filippo?

ALBERTI - Il y a un monde au-delà des murs...

CIACCHERI - Encore lui! Mais laisse-le où il est: au fond du trou!

ALBERTI - Au ciel tu veux dire...

CIACCHERI - Tu ne vas pas recommencer à nous casser les oreilles avec Brunelleschi. Je croyais qu'on était d'accord!

ALBERTI - Ciaccheri, Ciaccheri! Mais tout ceci en est la preuve. Tout ce qui se passe ici... c'est là le secret!

CIACCHERI - Ça y est! Il recommence... Mais il n'y a jamais eu de secret! Il faisait ça pour se rendre intéressant, c'est tout.

ALBERTI - Mais comment peux-tu dire ça! Es-tu à ce point aveugle?

CIACCHERI - Mais tu l'a écrits toi-même dans ton traité: il n'a fait qu'imiter les romains! Les proportions, tout ça... rien que nous ne savions faire depuis des siècles. Seulement nous l'avions oublié, et puis voilà!

ALBERTI - D'abord, je n'ai jamais dit qu'il l'avait trouvé chez les romains. J'ai écrit que l'architecture antique est un exemple qu'il faut savoir dépasser. Et puis le problème n'est pas là.

CIACCHERI - Mais si, le problème est là justement. C'est vrai quoi à la fin, on n'y comprend plus rien avec toutes ces histoires. Ça fait des années qu'il est mort, et on est toujours en train de se demander ce qu'il savait. C'est agaçant!

ALBERTI - Si tu savais comme ça a si peu d'importance...

CIACCHERI - T'es marrant toi! C'est sûr que c'est pas avec ton traité qu'on arrivera à refaire ses plans!

ALBERTI - Pourquoi te focalises-tu toujours sur les plans? Pense à autre chose, profite de la vie!

CIACCHERI - Ça y est! Il est encore en train de planer au dessus des vallées! Tu veux que je te dise: t'es aussi marteau que lui. Quand on a fait le concours, personne n'a compris ce qu'il racontait.

ALBERTI - N'empêche que c'est lui qui l'a gagné ce concours.

CIACCHERI - Bien obligé: on comprenait rien! Les fabriciens ont eu peur que tout s'écroule. Dire qu'il a fallu attendre qu'il meure pour qu'on commence les travaux. Douze ans d'attente! Et l'autre Michelozzo qui rapplique comme une fleur pour me piquer ma place, tu te rends compte? Encore six ans de plus! Dix-huit ans en tout! Et qui je vois arriver la bouche en cœur avec son traité d'architecture: Mōssieur qui fait du plat à Médicis! Alors là, j'avoue que j'ai failli faire un massacre. Heureusement que Médicis n'avait pas digéré le coup que tu lui avais fait, sinon j'étais encore marron! (*Se rapproche d'Alberti.*) Eh! Faut dire qu'il a la rancune tenace le Médicis! (*Alberti hausse les épaules.*) Il est venu me voir, il m'a dit: "Il faut que cette lanterne soit dirigée par un vrai florentin, un homme qui n'a jamais trahi les siens: toi, Ciaccheri." Dix-huit ans que j'attendais ce jour!

ALBERTI - Mais toi, tu les as vu ces plans, tu as travaillé dessus! Tu ne peux pas nier qu'ils étaient différents.

CIACCHERI - J'ai vu, j'ai vu, il faut le dire vite. Et puis si sa méthode était aussi efficace qu'il le prétendait, il l'aurait laissée à quelqu'un, pas vrai? Il aurait pas accepté que ça se perde comme ça.

ALBERTI - Ne faites pas attention à ce qu'il dit. Il ne sait pas, ce n'est qu'une victime.

CIACCHERI - Mais qu'est-ce que tu racontes? Je ne suis pas une victime, je suis le nouveau chef de chantier! Non, pour la peinture, je ne dis pas. Peut-être que ça a servi à quelque chose... Mais pour l'architecture: zéro!

ALBERTI - Ça y est!

CIACCHERI – Quoi?

ALBERTI - Le paradis!

CIACCHERI – Hein?

ALBERTI - Le paradis, voilà ce que ça me rappelle. Je savais bien que ce lieu me disait quelque chose.

CIACCHERI - Pauvre Alberti! toutes ces années sans travail, ça a fini par lui bouffer la cervelle.

ALBERTI - La rose céleste, mais oui! c'est ça!

CIACCHERI - Alberti, t'as bouffé des champignons ou quoi?

ALBERTI - Mais tu ne comprends pas que tout ça n'est que de la comédie! Je suis Battista Alberti, pour vous servir! Ou disons plutôt que je m'appelle Négus! Ou mieux encore: Léon, comme un lion! Je suis Léon Battista Alberti! N'est-ce pas un beau nom? Qu'est-ce que tu en penses, Ciaccheri?

CIACCHERI - C'est ridicule.

ALBERTI - Léon Battista Alberti... j'aime bien. Et je vous présente Ciaccheri, le nouveau chef de chantier!

CIACCHERI - Antonio di Manetti Ciaccheri, chef de chantier.

ALBERTI - Je vois maintenant! je vois!

Alberti se met à danser.

CIACCHERI - C'est pas sérieux.

ALBERTI - Danse avec moi, Ciaccheri! La vie est belle! Danse!

CIACCHERI - On ferait mieux de t'enfermer.

ALBERTI (qui danse les bras ouverts) - Danse! Danse!

CIACCHERI - Je n'ai pas que ça à faire. J'ai quelques questions de la plus haute importance à régler avec Cosme de Médicis. Je serai de retour dans une heure.